

The 9 October 1790 Oran earthquake

French Archives. Letter of 12 October 1790. Oran. "A l'instant où le commandant ...écrivait [une lettre] on avait déjà senti dans un assez court intervalle jusqu'à 20 secousses terribles dont l'effet avait été d'ensevelir sous les ruines d'une partie de la place une partie de la garnison et du peuple à rendre les forts hors d'état de résister. Les magasins ont été détruits.

French Archives. Letter from Carthagène, the 12 October 1790. Ce matin à une heure et quelques minutes, nous avons senti ici deux fortes secousses de tremblement de terre. L'intervalle de l'une à l'autre n'a été que de quelques minutes, elles ont duré un grand demi-quart d'heure. Les portes, les fenêtres, les lits, les grands immeubles ont été vivement agités mais aucun n'a été inversé. A deux heures dix minutes, nouvelle secousse, mais de peu de force et de durée. A huit heures, autre secousse. J'avais la plume à la main, j'ai été forcé de la quitter par la commotion. La direction de ce tremblement de terre m'a paru aller du Levant au Couchant. Son action sur deux petits animaux a été frappante. Mon canari dans la cage tenait au plancher par un clou a été ballotté et épouvanté au point d'en perdre la queue. L'action de ce tremblement de terre s'est fait sentir dans le port, les navires y ont tourbillonné, quelques uns cassent leurs câbles. Les eaux s'y sont élevées à une hauteur considérable et tel qu'on a craint que par leur reflux les navires ne restassent à sec dans l'arsenal, mais ce qui a causé le plus d'étonnement c'est que la grande chaîne de fer qui enfermait l'entrée a été cassée et qu'à leur retour les eaux ont entraîné dans le port deux portions de l'arsenal.

French Archives. Letter of 18 October 1790. "...En fait les châteaux qui dépendent de cette place, loin d'être accessibles de tous les côtés sont au contraire dans un état de résistance.... Et peuvent avec plus de réparation être rendus dans leur état primitif. Les remparts qui entourent la ville sont en ruine mais leur fondement en sont encore bons".

French Archives. Letter of 23 October 1790. "....On y était à la 72^e secousse...."

Nantes Archives, journal of Algiers consulate, letter from Algiers, the 29 October 1790. On assure qu'un tremblement de terre a beaucoup endommagé la place d'Oran le 9 de ce mois. Le bey de Mascara a demandé des secours à la Régence qui lui ont été refusés"

Nantes Archives, journal of Algiers consulate, letter of the 29 October 1790. French Archives. Letter of 29 October 1790. "... 2200 victimes, la maison consulaire, tous les temples, les palais, toutes les demeures des troupes et des habitants ne sont plus que des décombres. Le commandant général, toute sa famille et celle de son secrétaire ont été écrasés.... Les secousses se sont répétées 34 fois et n'ont pas encore discontinué et que les intervalles sont remplis par des continuelles commotions".

Nantes Archives, journal of Algiers consulate, 31.10.1790 Rappel Oran 9/10 ...a renversé une mosquée à Trenasseret, ébranlé des maisons à Mascara.

B037¹, 5 November 1790. De Madrid, le 19 Octobre 1790 ... Un tremblement de terre vient de bouleverser Oran, plusieurs personnes y ont perdu la vie. On attend les détails de cette catastrophe, pour savoir si cette place sera en état de se défendre contre une première attaque.

B089, Monday 8 November 1790. Un autre désastre nous a frappés sur la côte d'Afrique : un tremblement de terre a changé Oran en ruines : les coups en ont été sentis au delà de la mer jusqu'à Carthagene. La garnison y a péri : toute la place a été bouleversé ; la consternation était d'autant plus grande, que, les fortifications ayant été crevassées, renversées, ébranlées jusques dans les fondements, la forteresse était ouverte et exposée à la première attaque des Maures. Le Gouverneur y a perdu la vie un des premiers. Mr de Combre, à qui le commandement était dévolu après la mort, écrit à la Cour, qu'il avait pris le commandement des Murailles : c'est l'expression dont il se sert.

B037, Tuesday 9 November 1790. De Madrid, le 22 Octobre 1790. ... On apprend, par un bâtiment dépêché d'Oran, que, dans la nuit du 8 au 9 de ce mois, un tremblement de terre, dont les secousses ont été fort multipliées, a renversé une grande partie de la ville et des fortifications. Les nouvelles ajoutent que le Gouverneur, tout son monde et plus de 200 soldats du Régiment des Asturies, casernés dans l'Hôtel du Gouvernement, ont été écrasés par la chute de cette maison. La terreur que cet événement a causée dans l'arsenal, y a produit un nouveau malheur par l'incendie du vaisseau le Brillant, de 74 canons. On le carénait aux flambeaux, et les Charpentiers effrayés, ayant abandonné le chantier, ont laissé au feu le moyen de prendre à ce vaisseau, et le temps de faire des progrès que tous les secours n'ont pu arrêter. Heureusement que l'incendie ne s'est communiquée ni dans l'arsenal, ni dans les magasins. On y a envoyé 1700 tentes, et 800 hommes de troupes avec des vivres et des munitions. Nous avons appris d'Alger que le Dey a ordonné, sur les représentations du Consul d'Espagne dans cette Régence, que l'on relâchât une prise Génoise, faite sur les côtes d'Espagne, par les croiseurs Algériens, ce n'a été, assure-t-on, qu'à la prière de notre Consul que le Réis et son Lieutenant, coupables de cette violation du droit des gens, ont été soustraits à la rigoureuse peine que le Dey voulait leur faire infliger.

Nantes Archives. Hambourgsche Correspondant of 10 November 1790. De Madrid. Oran détruit par tremblement de terre ressenti à Carthagène. Le 8, 9, 10 oct. En tout 20 secousses à cette

¹ The different ID numbers correspond to the references included in Table S1 of the article <http://dx.doi.org/10.1785/0220150092> or in the addendum of Table S1 (http://naget.ictp.it/PUBLICATIONS/resources/Add_TableS1.pdf)

date. Nouvelles secousses et le Bey Mohamed ne tarda pas à la saisir à Carthagène par le capitaine de navire le 13 Novembre.

B043. Italie. De Malte, le 13 novembre. On a senti une légère secousse de tremblement de terre, à peu près vers le temps où Oran a été détruit par ce fléau ; il n'en est résulté aucun accident.

B087, Saturday 13 November 1790. Extrait d'une lettre de Madrid, du 18 Octobre. Ce fut la nuit du 8 au 9, et le 10 de ce mois, que la ville d'Oran éprouva le cruel désastre qui nous a été annoncé, et dont nous n'avons encore que peu de détails : 20 secousses plus ou moins fortes ont entièrement ruiné cette ville et ses fortifications. On ne connaissait pas encore, au départ de *l'avis* le nombre de ses habitants qui ont péri ; il doit être considérable, puisque, des troupes du Roi seulement, on compte 200 hommes et plus qui ont perdu la vie. La quantité des blessés n'est pas moindre : le gouverneur est de ce nombre, en sorte que c'est le Commandant en second qui conduit tout aujourd'hui. Il s'est empressé d'envoyer un *avis* à Carthagène, pour instruire le gouverneur du triste état où se trouve Oran, et du pressant besoin qu'il a de nouvelles troupes, et surtout de tentes. Cette dernière demande prouve elle seule qu'il est resté bien peu de bâtiments sur pied, puisque tout le monde est obligé de camper sous des tentes. La principale crainte de ce Commandant, est que les Maures ne profitent de ces circonstances pour attaquer Oran. Aujourd'hui que la ville est ouverte, il serait difficile qu'elle fit une longue résistance, s'il ne venait des renforts suffisants ; le peu de troupes destinées à la défense étant harassées, fatiguées par un service continu, et tel que les soldats en sont totalement accablés. Une autre crainte du Commandant, est celle que lui donne le grand nombre de malfaiteurs rassemblés dans cette ville, et qu'il faut contenir. Au premier mouvement des Maures, ils pourraient se dégager de leurs fers, et ne se montreraient pas les ennemis les moins formidables. Le gouverneur de Carthagène a envoyé sur le champ à Oran tous les secours dont il a pu disposer, avec 1700 tentes. L'officier qui commandait *l'avis* a vu, étant en mer, une colonne de fumée ou de poussière s'élever sur Oran : il soupçonne que ce peut être une nouvelle secousse de tremblement de terre, quoiqu'il n'en ait rien senti en mer. Celles du 9 et du 10, furent très sensibles à Carthagène : ce sont elles qui causèrent la perte du beau vaisseau le *Brillant*, de 70 canons, qui brûla à cette époque. La mer étant d'une agitation extrême, les calfats qui le carénaient ne pouvant plus travailler, ils quittèrent ce vaisseau le voyant assez en sûreté sous ses ancres. En leur absence, une terrine pleine de feu, qu'ils avaient eu l'imprudence d'y laisser, se répandit sur le goudron, et mit le feu au bâtiment.

B060, Friday 26 November 1790. De Madrid le 8 novembre. Les dernières nouvelles d'Oran font en date du 1 de ce mois. Jusqu'alors on y avait senti 60 secousses de tremblement de terre. Les Maures, sujets du Bey de Mascara, ont voulu profiter de cette calamité et de l'état, où la Place se

trouve par l'écroulement et la destruction de la plupart des ouvrages. Mais ils ont été vaillamment repoussés ; l'on dit à ce sujet, que le Comte de l'Union, à la tête de son Régiment, appuyé de quelques autres Troupes, faisant en tout 1200 hommes, en a repoussé 4000 jusqu'à quatre reprises, et qu'il a fait un horrible carnage de ces Maures.

B060, 17 December 1790. D'Alger, le 10 novembre. Le terrible désastre du tremblement de terre, qui renversa une grande partie de la ville d'Oran la nuit du 8 au 9 octobre, et qui a été suivi de plusieurs autres secousses violentes, en faisant périr un grand nombre d'officiers et de soldats de la garnison, le Gouverneur entre autres avec toute la maison, ensevelis sous les ruines, avoir fait nature au Bey de Mascara, qui gouverne la Province la plus occidentale du Domaine Algérien, lui donna de se rendre maître de ce Préside Espagnol. Le Dey, Chef du Gouvernement Algérien, lui donna la permission de l'entreprendre, mais à ses propres risques et dépens, sans lui accorder le secours de Soldats Turcs, qu'il demandait. Cependant le Bey de Mascara a tenté l'exécution de son projet: à la tête de 6 milles maures il est allé attaquer, vers la mi-octobre, la malheureuse Place d'Oran. Mais le succès n'a point répondu à ses espérances. Il a trouvé, que la détresse du reste de la Garnison n'en avait point abattu le courage. Renforcés par quelques troupes, que le Gouverneur de Cartagène avait envoyées à leurs secours, ils laissèrent approcher les assaillants jusqu'à la portée du canon. Alors toute l'artillerie se rua sur eux. Le feu de la mousqueterie ne fut pas moins brusque et vif, et la réception vigoureuse, qu'il y est resté plus de 3000 Maures sur place. Quoique depuis cette époque Oran ait éprouvé encore d'autres secousses, qui ont détruit presque toute la ville intérieure et fait périr encore nombre d'infortunés, le Bey de Mascara s'en est tenu à son premier essai, et l'envie semble lui avoir passé de profiter des malheurs accablants de ses voisins.

B088, 17 December 1790. De Madrid le 19 novembre. La garnison d'Oran n'a pas été moins heureuse: au milieu des ruines, causées par les tremblements même, qui continuent toujours, elle a repoussé, sous la conduite du brave Brigadier Comte de Cumbre Hermosa, les attaques que les Algériens avaient formées contre la Place dans ces tristes circonstances; et le 29 octobre, ils ont levé le siège qui a duré 15 jours.

A160 (1790). "...the bad news from Oran, on the coast of Barbary, are dated the 1st of November. It appears that 60 shocks of an earthquake have been felt in that town".

A160 (1790). The late frequently repeated shocks of an earthquake at Oran have entirely destroyed the magazines, the town and forts, buried a vast number of people under the ruins, in all near 2000; among whom are the Commandant, Brigadier Don Basil Gascon, Colonel of the regiment

des Asturis, 10 officers, and 150 privates, and at least an equal number of officers and men of the regiment of Navarre".

A160 (1790). The Lieutenant Governor of this Spanish port on the coast of Africa, has transmitted the most melancholy description of the effects of the earthquake, which we mentioned to have happened at that place on the 8th, 9th, and 10th of last month, the town being entirely overturned, and the houses demolished; that Officer demands, among other serious things for the inhabitants to encamp in the field, for want of houses. In consequence the government of Carthagea has sent 1700 tents, in which the inhabitants may at least be secured from the inclemencies of the outward air, though it may not be so easy to guard them from the attacks of the Moors. The garrison is much diminished from the death of those who have been buried in the ruins, amounting to the number of 200 Officers and Priests.

Marseille Archives. Letter from Algiers, the 15 January 1791. Les tremblements de terre continuent toujours à Oran.... Quelques une se sont fait sentir fortement à Arzew le jour de l'Epiphanie et ont été sensibles sur la même zone.

Marseille Archives. Letter from Algiers, the 21 January 1791. "... toutes les casernes et les maisons ont été renversées, les fortifications du côté de la mer ont beaucoup souffert, celles de terre ont été un peu endommagés ».

Nantes Archives, journal of Algiers consulate, letter from Algiers, the 24 January 1791. Le Bey de Mascara demande des secours pour prendre Oran. La nouvelle secousse du jour des Rois n'a laissé dit-on aucun édifice sur pied et a fait encore beaucoup de victimes, circonstances qui ajoutent peut être au courage des Maures...

B037, 15 February 1791 (n° 13), p. 59. De Madrid, le 17 Janvier 1791. L'Ambassadeur du Maroc est arrivé, le 13, ici. Son objet est de négocier les conditions de la Paix rompue par le Siège de Ceuta. On envoie le Régiment de Savoie à Oran, pour en augmenter la garnison. Les nouvelles de cette place annoncent que l'on y ressent de temps à autre quelques mouvements de tremblement de terre ; mais trop faibles pour occasionner le moindre accident.

B037, 26 April 1791 (n° 33), p.150. De Cadix, le premier avril 1791. On assure ici que la ville d'Oran est menacée d'une attaque de la part des Régences de Tremecène, de Mascara et d'Alger ; et que les Beys ou Princes de ces Etats ont réuni leurs forces contre cette Possession Espagnole. En conséquence, on croit assez généralement que c'est pour la secourir que sont partis deux frégates et deux vaisseaux de ligne, faisant partie de l'escadre armée qui se trouve dans notre rade. Ils vont à

Ceuta, à Algésiras et à Malaga, pour y embarquer trois régiments destinés à augmenter la garnison d'Oran qui étant peu considérable, pourrait encore avoir besoin de secours, quand la ville ne serait point, comme on le dit, menacée. Ce départ, au reste, réduit l'escadre à deux vaisseaux de ligne, trois frégates et deux brigantins. Les bâtiments Français mouillés dans notre rade ont arboré aujourd'hui le nouveau pavillon aux trois couleurs nationales, et ont accompagné cette cérémonie de trois salves de leur artillerie.

B037, 3 June 1791 (n° 44), p. 194. De Madrid, le 12 Mai 1791. Il ne paraît pas que les Troupes, qui se sont rendues à Carthagène, passent à Oran. On assure, au contraire, que le Gouvernement s'occupe dans ce moment à négocier, avec les Algériens, l'évacuation de cette dernière Place. Cette démarche est, dit-on, motivée par les frais excessifs qu'entraîne l'entretien des forts si souvent détruits par les tremblements de terre. On parle en conséquence de faire passer la garnison d'Oran au poste de Mazalquivir, qui en est peu éloigné, et dont on pense que la possession serait plus sûre et plus tranquille que celle de l'autre.

B037, 21 June 1791 (n° 49), p. 213. De Madrid, le 3 Juin 1791. On vient de publier, dans la Gazette de la Cour, les seuls détails exacts que l'on ait sur les dernières tentatives des Maures contre la place d'Oran. On sait que ces peuples profitèrent du tremblement de terre, qui bouleversa cette ville en octobre 1790, pour l'attaquer et s'en emparer ; que n'ayant pu réussir, il fut question ensuite de faire respectivement cesser les hostilités ; et qu'au mois de mars 1791, le Bey de Mascara écrivit au Commandant-général de la place, Don Juan de Courten, pour l'engager à suspendre toute disposition relative à la guerre ; et que celui-ci, en même temps qu'il donna des ordres pour faire respecter la trêve, ne prit pas moins les précautions qu'indiquait la prudence, pour repousser les attaques imprévues en cas qu'on en tentât. C'est ce qui est arrivé le 3 mai. Un détachement de Maures s'approcha des environs de la Ville, et tenta de s'emparer des premiers ouvrages : on fut d'abord étonné de cette agression inopinée ; les postes avancés se replièrent et se retranchèrent avec d'autres, dans un des Forts d'où il fut facile de diriger le feu sur l'ennemi. Cette première tentative n'ayant contribué qu'à faire perdre quelques hommes aux Maures, on resta de part et d'autre en état de défense jusqu'au 9, qu'un détachement de Grenadiers de la place, découvrit dans sa ronde plusieurs piquets ennemis en embuscade dans les environs ; ils furent mis en fuite, et allèrent se réunir à d'autres postes plus loin. Cependant le Commandant ayant remarqué que les ennemis s'étaient emparés d'une vieille tour, et se couvraient du feu de nos batteries par l'inégalité du terrain, fit les dispositions pour les en chasser. Il commanda plusieurs détachements sous les ordres de ses meilleurs officiers, parvint, après quelques petits combats, à mettre en déroute ceux qui occupaient la Tour, et à balayer les ravines où les Maures se tenaient cachés. La relation ne fait

point connaître la perte des ennemis en hommes dans cette affaire, quoiqu'il y ait apparence par les détails que nous supprimons, qu'elle a été notable ; celle des Espagnols n'est portée qu'à une vingtaine de personnes, parmi lesquelles un officier des Grenadiers du régiment de Cordoue. Pendant l'action, un accident a donné lieu à un incendie dans la place, et une bombe a estropié, par son explosion, une douzaine de personnes, tant soldats qu'artilleurs de service.

B037, 5 August 1791 (n° 62), p. 275. De Madrid, le 15 Juillet 1791. Le siège d'Oran continue toujours ; les Maures, réunis autour de la place, font chaque jour de nouvelles tentatives pour emporter ou surprendre quelques forts. Il en est résulté des rencontres et des combats assez vifs entre les détachements que l'on envoie et les postes avancés de l'ennemi. Dans une affaire qui eut lieu le premier de ce mois, et où l'on parvint à chauffer les ennemis d'un poste dont ils s'étaient emparé, plusieurs officiers et soldats ont été tués. Le feu de la place continue d'être très-vif, et de répondre avec succès à celui des Maures.

B037, 30 August 1791, (n° 69), p. 304. De Madrid, le 15 août 1791. Le Sieur de Gravina, Commandant l'escadre Espagnole à Oran, est arrivé ici. Il a apporté la nouvelle que le Bey de Mascara s'était retiré de devant la place avec toute son armée. C'est à l'intervention du nouveau Dey d'Alger qu'est due cette retraite. L'Ambassadeur de Maroc est encore ici, on en conclut qu'il porte encore quelques espérances de Paix. Les frégates de Sa Majesté, la Sainte-Leocadie, & la Sainte-Helène, deux brigantins de quatorze canons et une flûte de vingt, sont partis du Férol le 28 du mois dernier, et ont mouillé le même jour à la Corogne. Le régiment de Léon, en garnison dans cette ville, s'est embarqué sur ces bâtiments, qui mettront incessamment à la voile pour Saint-Sébastien.

B037, 11 October 1791, (n° 81), p. 353. De Madrid, le 26 Septembre 1791. La santé de l'Infante Don Carlos, bien loin de s'être rétablie, donne des inquiétudes plus vives que jamais ; les médecins commencent à perdre tout espoir, et l'on craint beaucoup pour la vie de ce jeune prince. Les Espagnols ont rendu Oran aux Algériens, tel qu'ils l'avaient pris autrefois, avec les anciennes fortifications des Maures : les nouvelles construites par l'Espagne, ont été démolies. Sa Majesté a conservé le port de Masalquivir qu'elle propose de faire fortifier. Il y eu une trêve de conclue à Ceuta entre le sieur de Urbina et le Roi du Maroc ; le frère du Monarque a reparu dans le pays à la tête d'une armée de quarante mille hommes, ce qui oblige ce souverain à conclure la paix avec l'Espagne, et de retirer les troupes de devant Ceuta, pour porter dans l'intérieur de son royaume. ...

B037, 18 October 1791 (n° 83), p. 363. De Londres, le 6 octobre 1791. Des lettres de Gibraltar nous annoncent que le Bey de Mascara, a été forcé, après avoir déployé toutes ses ressources, de lever le siège d'Oran. On prétend que le nouveau Dey d'Alger a beaucoup contribué à le déterminer à

ce parti. Elles nous apprennent ainsi que l'Empereur de Maroc s'est montré devant Ceuta à la tête de son armé, et sommé le Gouverneur Espagnol, de lui livrer la place. Le Gouverneur qui avait déjà reçu la déclaration de guerre de sa Majesté Catholique contre le prince Maure, a répondu à cette sommation par une décharge générale de son artillerie. L'Empereur a aussi fait jouer les batteries, et a causé beaucoup de dommages dans la ville, par ses bombes habilement dirigées.

B037, 24 January 1792 (n° 7), p. 30 : De Madrid, le 9 Janvier 1792. Le Roi a signé, le 16 du mois dernier, une Cédule, par laquelle il a ordonné l'abandon des Présides d'Oran et Mazalquivir : les motifs de cette détermination sont l'inutilité de ces deux places, et les dépenses onéreuses que cause leur conservation. Sa Majesté se réserve le droit d'y établir des factoreries pour l'avantage du commerce Espagnol.

B037, 20 March 1792, (n° 23), p. 96. De Londres, le 5 mars 1792. ... Le roi d'Espagne a notifié au conseil suprême de Castille, la cession d'Oran et de Mazalquivir faite aux Algériens. Il a été stipulé que les Espagnols jouiraient du droit exclusif de commerce dans ces deux présides.

War Archives (France). Mers El Kébir : le château qui domine le port a également souffert du tremblement de terre et on y a fait depuis que de légères réparations. Oran : le château de Mers el Kebir a été fort endommagé par le tremblement de terre. Les Turcs n'ont fait depuis aucune réparation.... " Oran : "on voit... les ruines de la caserne écroulée par suite du violent tremblement de terre de 1790".

D003 (1791)

أما برج المرسى فإنه لا دخل له في الحصون المحامية عن البلد لبعده عنها وهو على شاطئ البحر من جهة الغرب وراء جبل مرجاج بينهما نحو الثلاثة أميال لا يدافع عن المدينة ولا تدافع عنه. وفي هذه الأبيات الجناس المحرف بين أشراك وإشراك، وأسوار وأسوار، والتصحف بين نطاق ونطاق وخفي وخفي والمزدوج بين فيه ويكفيه، والمضارع بين ضرر وشرر، وهضاب وغضاب، واللاحق بين كفر وظفر، والتصدير في غير موضع، والتقسيم والترديد والتسهيم والتصليح والتشبيه البديع والإبداع، إلى غير ذلك مما يظفر بمزيد التأمل.

ثم أتاه هازم الأحزاب	لفتحها بأكبر الأسباب
فززل البلاد بالكفار	زلزلة أردتهم في النار
وصيرت بناءهم ترابا	وكل عامر لهم خرابا
فأصبحوا وكل بيت	من دورهم لحد لكل ميت
وما نجي من أكثر العلوج	إلا الذي قد بات في البروج

إن الأمير أعز الله نصره لم يزل حريصاً على فتح هذا البلد جادا في إيصال الأذى لأهله بكل ما أمكنه، ويطلب الإذن من السلطان في النزوح عليهم فلا يجاب له، ثم إن الله الذي جلّت قدرته و عظم سلطانه، قاهر الجبابرة، ومفني الأكاسرة، والقياصرة، و هازم الأحزاب المتألبين، وقامع العداة المتكالبين، أتاه وأظهر له أكبر الأسباب المنبّهة لفتحها الداعية إليه، وذلك أنّه زلزل بالكفار

بلادهم زلزلة عظيمة، أهلكتهم إلا القليل منهم بإسقاط دورهم عليهم في لحظة واحدة، حتى صار بناؤهم الأنيق كله أكواما أكواما من التراب و الحجر، وآل أمر عمرانهم إلى الخراب فأصبحوا و قد مات أكثرهم بالرّدم، وصارت بيوتهم لهم قبورا لم يخرجوا من ردمها إلى الآن، و ما نجى منهم أحد إلا من بات في البروج الحصينة فإنها لم تؤثر فيها الزلازل بالهدم بل شقت بعضها فقط. وفي قولنا أكثر العلوج، تنبيه على أنه لم يهلك الجميع ممن كان في الدور، بل نجا الجريح والكسير ومن لم تقع عليه بيته، ومبلغ موتاهم ما يزيد على الثلاثة آلاف إنسان فيهم أميرهم ونساؤه وأولاده، واتصلت عليهم الزلازل فكان الجماعة منهم يذهبون إلى نبش البيوت سرّاً ليأخذوا ما تحتها من الأثاث والخشب فلا يشعرون إلا وقد سقط ما بقي عليهم من البيوت والحيطان فيموتون.و كان من حديث هذه الزلزلة أنّه لما كان الوقت المذكور ارتجت الأرض بالناس ارتجاجاً عظيماً اهتزت منه البيوت، واضطربت السقوف اضطراباً قوياً، فانزعج الناس من مضاجعهم داهسين، و دام ذلك دقائق عدّة، ثم انقطع نحو الساعة و عاد كذلك، و استمرّ الحال مرّة بعد مرّة فأصبح الناس من ذلك في هول عظيم، و اشتغلوا بالتحدث عنها و كيفية شعورهم بها و ما شاهدوا من هولها، سنة الله التي خلت من قبل في إكثار الناس التحدث عن كل حادث، فبينما نحن نتحدث إذ قال السيد محمد بن إبراهيم: "ليت بلد الكفر وهران تسقط على أهلها"، فقلت: و ما يدريك، لعل البشائر تأتينا غداً بذلك، فأتى الخبر ضحوة الغد بسقوطها كلّها، فبعث جابيشه لاستطلاع الخبر و تحقيقه، فجاءه عقب ذهابه الخبر اليقين بسقوط أكثر دورها و سلامة حصونها و سورها، و قد كان أمر هذه الزلزلة بوهران و ما والهأ أشدّ منه في سائر البلاد، حتى إنّ العيون العظام التي لم تغرّ قط غارت بسببها، ولم يجر ماؤها أياماً عديدة، ثمّ إنّها لما أرسلت فارت بماء أحمر على صفة الدم - حسب ما أخبر بذلك الثقات - و أخبر حراس النصارى أنّهم رأوا بأبصارهم قبيل وقوعها أربعة أشخاص على هيئة المسلمين يمشون في الهواء وسط مدينتهم، ووقف كل واحد منهم على زاوية من زواياها، ثم أشار واحد منهم بثوبه - وهم ينظرون و لا يقدرّون على الكلام - فلم يتمّ إشارته حتى مادت بهم الأرض و سقطت الدّور على أهلها، فخرج الأحياء منهم ما بين جريح و كسير- و أكثرهم عاري العورة لا يستتره شيء، فاجتمعوا ببراح متسع في وسط المدينة رجالاً و نساءً عراة حفاة لا يعقل أحدهم جليسه من الدهش، و قد مات أميرهم و أهله، فلما أصبحوا سلموا في الدّور و ما فيها، و خرجوا جياعاً إلى الفضاء الذي بين الأبراج حيث لا بناء يخافون من سقوطه، فبقوا هنالك حيارى سكارى من الفزع، و الزلزلة تعتورهم مرّة بعد مرّة فتزايد فزعهم و دورهم مع ذلك تتناثر مرّة عقب أخرى حتى صاروا لا يحوم حولها منهم إلا السراق المختلسين فيموت أكثرهم، و ما زالت تلك الزلازل إلى الآن تعترى تلك البلد مرّة بعد مرّة، فلما جاء الخبر الأمير خرج في الحين مبادراً و خرج الناس معه و بعده، و ذلك يوم الاثنين الثالث من يوم الزلزلة قرب ظهره فوصلها يوم الأربعاء.

ولم يقع في بلد الإسلام
حركة قد حركت قلب الهمام
إلا اضطراب الأرض بالسلام
للعزم عن غزو العدى والاهتمام
فجاءهم في جنده العرمرم
خمسين ألف بطل مكرم

هذه الزلزلة التي خربت بلاد، وأهلكت أكثرهم فساروا إلى النار، لم يقع بسببها في البلاد الإسلامية إلا اهتزاز الأرض في بعضها المصاحب للسلامة في جميعها، فما هي إلا حركة وقعت لتحرك قلب أميرنا الهمام السيد الشجاع وتنبه عزمه لغزو الكفرة، والاهتمام به إذ ذلك أمر عظيم.فكان الأمر على حسب ما اقتضته هذه الإشارة، فإنّه انتبه له وعزم عليه، فجاءهم في جند عظيم عرمرم شديد البأس يحتوي على نحو الخمسين ألفاً، فظهر بذلك من قوته وشدة بأسه وسطوته ما بهر به الكفار وأدهشهم، وازدادوا منه خوفاً على ما كان يحصل لهم عند سماع أخباره، ومشاهدة آثاره، فلقد أوقد الناس ليلة النيران في عساكره على وجه اللّعب في كل ناحية، فكان شيئاً جاوز الوصف، و تسامى عن العدّ لا يطمح بصر لناحية إلا رأى النيران متصلاً بعضها ببعض على منتهى مدّ البصر، فسمع بعض المجاهدين أحد حراس النصارى يقول لغيره: لو أنّ هؤلاء يتوصلون إلينا لم يبقوا لنا أثراً، على أنّه لم يفعل ذلك إلا من كان يتعاطى اللّعب كالخدّام و أشباههم، و لو أوقد كل واحد نار لأحرقوا السهل و الجبل، و قد كان رضي الله عنه أثناء أيام إقامته قسم جنده فترك معظمه معه، و أنزل بعض الباقي مع ابنه الأنجب السيد عثمان، و بعضه الآخر مع صهره الأجل السيد محمد بن إبراهيم، كل منهما في جهة بمحلة عظيمة، مع الأول أهل تلمسان و أحوازاها و قبائل من العرب كفلية و غيرهم، و مع الثاني أهل مازونة و مستغانم و القلعة و أعراب الشرق.

C020. p. 49-50. [.....Oran.....] On pouvait s'attendre aussi, après un succès si prompt, que la nouvelle conquête serait attaquée assez vivement ; elle le fut à plusieurs reprises, mais toujours infructueusement, et elle resta aux Espagnols jusqu'en 1790, qu'un effroyable tremblement de terre détruisit presque entièrement la ville et écrasa une partie de la garnison sous les ruines des casernes ce qui décida l'évacuation. Oran et Marzalquivir furent rendues aux Algériens par traité, en 1792.

C068. Oran est bâti au bord de la mer, dans une position très pittoresque. Cette ville s'élève sur deux collines séparées par un ravin assez profond, dans lequel coule un ruisseau qui arrose de beaux jardins et fait tourner quelques moulins. Les deux principaux quartiers de la ville sont situés à droite et à gauche de ce ravin, qui débouche sur la plage, où se trouve un autre quartier, appelé la Marine, moins considérable que les deux premiers. L'enceinte de la ville a été fortifiée par les Espagnols, avec beaucoup d'art et de soin ; mais elle est actuellement en assez mauvais état. Une montagne assez élevée domine Oran à l'Ouest, le sommet en est défendu par le fort Santa-Cruz ; à mi-côte se trouve le fort Saint-Grégoire, et dans le bas, auprès de la mer, le fort de la Mouna. Vers la partie sud du quartier qui est à droite du ravin, s'élancent les forts Saint-André et Saint-Philippe, qui éclairent ce même ravin, défendu en outre par quelques tours en pierre ; la partie nord de ce quartier est défendue par la Nouvelle-Casbah, ou Château-Neuf, et par la pointe fortifiée de Sainte-Thérèse, qui commande la mer. Le quartier à gauche du ravin est dominé par la Vieille-Casbah, qui a été presque entièrement détruite par le tremblement de terre de 1790.

C040. En 1790 Oran fut renversé par un tremblement de terre, et les Espagnols se retirèrent.

C017, p. 145-146. Oran se compose de quatre parties distinctes. Au bas (la marine), on y compte seulement quelques maisons; au dessus, le quartier des espagnols, où se trouve la douane; on y remarque bon nombre d'épiciers et de barbiers qui, en vrais Figaros, à l'élégance près, suspendent la guitare auprès du plat à barbe dans leurs boutiques, et vendent tous les objets nécessaires aux marins. C'est la seule issue du côté de la mer, par laquelle on puisse ariver en voiture dans la ville. Un peu au dessus est la place Nemours, au milieu d'une fontaine; plus loin, et sur la hauteur, se trouve l'ancienne ville espagnole, qui n'est guère qu'un monceau de ruines, depuis le tremblement de terre de 1790, qui la démolit presque'en entier. On ne peut la parcourir en certains endroits qu'en enjambant de gros blocs de pierre épars çà et là. Oran est fort sujet aux tremblements de terre. Celui de 1790 fut si violent, qu'il renversa la plus grande partie de la ville et des fortifications: les habitants, saisis d'effroi, abandonnèrent leur cité pendant trois jours, et campèrent en rase campagne. L'église catholique qui se trouve dans cette partie de la ville, fut presque'entièrement ruinée; il ne resta debout que le clocher et le chœur, la voûte de la nef s'écroula en entier, les murs d'enceinte résistèrent; de sorte que la petite chapelle qui existe encore est

actuellement précédée d'une cour où se placent les soldats pour la messe militaire. P. 157 Le Santa-Cruz était destiné dans le temps à servir de Présidio. Ce n'est plus qu'une ruine; il a été en grande partie renversé par le tremblement de terre en 1790; j'ai vu des murs de 15 pieds séparés par des lézardes énormes et cependant encore debout².

C032, p. 192. Oran 1790. Le tremblement de terre ne se fit fortement sentir que dans la ville basse, toute la ville haute fut inspectée. Le Fort-Neuf (Bordj-el- Hamar) n'éprouva pas de commotion.

C049. Chronik: am 8., 9. und 10 October. Erdstöße, die zu gleicher Zeit die Spansche Südküsten und die Africanische Nördküste in der Gegend von Oran treffen. In Oran hatte man zwanzig Stöße gezählt, an diesen drei Tagen, die in der Stadt und an den Festungswerken große Zerstörung andruchteten, auch mit Verlust von Menschen-leben. Die Erde bebte noch zu wiederholten Malen bis zum mehreren Punkten von Carthagena bis Malaga empfunden. Das Meer kam dabei in so heftige Bewegung, dafs in Carthagena die Arbeiter auf den Werften genöthigt wurden, diese zu verlassen, der Heilige Januar von 70 Kanonen, nicht gerettet werden konnte. Im Innern des Landes erreichte das Erdbeben Santa Fe, westlich von der Stadt Granada, mit nicht und unbedeutender Verwüstung. Am 13, October. Zu Terni im Kirchenstaate Erdbeben. Am 28, October. In Calabria Ultra mehrere Erdstöße. Ohne Ang.d. Tages. Auf der Westindischen Insel Tabago in diesem Jahre dreimal Erdbeben

C097.".....Auf dem Gipfel des Felsens Tammura steht das Fort Santa-Cruz, auf dem halben Abhang das Fort San Gregorio, endlich fast am Fuße des Felsens dicht am Meere das Fort La Mauna. Ihr Mauerwerk ist sehr solid und selbst einer europäischen Artillerie dürfte es nicht zu Falle brachte, zu zerstören. Obwohl der Bau von Santa Cruz auf der Spitze einer fast unzugänglichen Klippe das kühnste Werk scheint und man glauben möchte, für das, heilige Kreuz "ließe sich in der That keine Krone aufzudrücken, es zum Herrscher zu erhören über Land und Meer, so haben doch die Eigenbornen, fast wie zur Demütigung des fremden Bauwerkes, welches sie nicht zerstören wollten, da es nach der Übergabe des Spanier ihnen von Nutzen war, auf einem noch steileren Berg der Gegend eine Marabutkapelle gebaut und deren weiße Kuppel mit dem Halbmond geziert. Bekommt man jetzt die so pittoresk gelegene Stadt Oran mit ihren massiven Befestigungswerken zu Gesicht, und schaut hinauf nach den himmelanstrebenden Burgen, deren höchste das Wolkenreich bei jedem trüben Tage aufnimmt, so ist es weder das Santa Cruz der frommgläubigen Spanier, noch die Tricolorfahne der französischen Freiheit, die vom hohen Felsthron dem Auge zuerst erscheint, sondern es ist der spukhafte Marabutempel im Leichengewand, der Siegerzeichen wegsieht und wie

² This information from a secondary source is exaggerated and is not reported in any other source.

prophetisch sagen will, dass hier der Islam noch lange der christlichen Aussiedelung den Platz streitig machen werde.

War Archives. G. Tatareau. Voyage dans la province d'Oran 1835. Oran tremblement de terre 1790 ".. Nuit du 8/9 oct. 1790, 4000 victimes "les remparts ... bien qu'ébranlés et lézardés en plusieurs endroits ne croulaient point....". Replique: "... Commotions violentes qui renversèrent le peu de maisons restées debout..." On campe à ciel ouvert, on se réfugie dans des baraques en planches, terre crevassée de toutes parts".

C053. "Ce fut une nuit bien sinistre que celle du 9 octobre 1790, dans cette ville d'insouciance, de désœuvrement et de plaisir, occupée par les Espagnols, sur la rive africaine, et qu'ils appelaient la Petite-Cour (Corta Chica). Le sommeil fut terrible; pour le plus grand nombre, le réveil fut plus terrible encore; ce réveil c'était l'éternité. A minuit précis, eut lieu à Oran, le 9 octobre 1790, la première secousse d'un horrible tremblement de terre. Cette secousse fut suivie de 21 autres, et la dernière, la plus forte, fut telle qu'on put à peine se tenir debout. Toutes les constructions un peu vieilles furent renversées, et dans ce nombre les fortifications du Château-Vieux, les plus anciennes et les moins bien établies. Mais les édifices plus modernes, sur la rive droite du ravin qui partage en ce moment Oran en deux villes, résistèrent. Sur une population tant militaire que civile de 7000 âmes, non compris 5000 galériens, plus des deux tiers suivant les uns, plus exactement la moitié, c'est à dire 3500 ou 4000 individus, furent ensevelis sous les décombres. Dans une caserne située à la Vieille-Casbah (Vieux-Château), vingt hommes seulement, sur un régiment entier, s'étant placés par instinct de conservation sous les arceaux des portes et des croisées, échappèrent à la catastrophe. Le gouverneur qui résidait dans ce quartier, et le général commandant les troupes, furent du nombre des morts. L'hôpital était renversé; on ne trouva d'autre abri pour mettre les malades en sûreté que les magasins indestructibles, taillés dans le roc, le long du quai de débarquement. Plus des deux tiers de la ville avaient été détruits. Ce qui restait de la population, abandonnât des ruines infectes et misérables, reçut ordre de venir camper sur le terrain, alors libre, qui s'étend du Château-Neuf, ou Nouvelle-Casbah, au fort Saint André. Là des tentes et des abris en planches furent dressés, pour recevoir les soldats et la faible portion d'habitants qui survivaient à l'horrible catastrophe. La situation parut favorable au bey de Mascara, Mohamed, pour se rapprocher d'Oran, tenter un coup de main et compléter la destruction des Espagnols. Mais, arrivé sous les murs, le chef des musulmans aperçut de nombreuses voiles en rade devant Mers El Kebir, et même dans les eaux d'Oran et au mouillage de la ville. C'étaient des renforts d'hommes et des provisions pour remplacer les pertes récentes. Rien en apparence n'était donc changé dans l'attitude et les ressources des Espagnols. Mohamed, après les démonstrations assez sérieuses contre la place, et après avoir tenu la

campagne pendant un mois, rebuté bientôt par la saison des pluies, rentra à Mascara..... Mohamed fixa sa résidence à Oran.....Les nouveaux possesseurs s'empressèrent de démolir les constructions qui durent coûter tant de peines à leur devanciers. Plusieurs ouvrages furent même détruits sur l'ordre exprès du pacha d'Alger, qui envoya sur les lieux un agent chargé de faire sauter, sous ses propres yeux, les pièces de fortifications désignées par le maître. Le but du pacha était d'empêcher que la propriété d'une ville forte, comme Oran, ne donnât au bey, son vassal, quelque velléité d'indépendance. Les pierres d'appareil, livrées ou vendues au public, servirent pour les constructions particulières. Ce fut en général, un grand élan pour détruire ou pour dénaturer tout ce qui existait. Il fallait changer ces demeures faites pour la civilisation, en maisons de boue, en galeries étroites, ne prenant jour que dans l'intérieur, et destinées à un autre ordre de choses, de mœurs et d'idées. Quant aux fortifications désignées pour être détruites, ce furent les forts Raz El Ain, San Fernando, St Philippe, Santa Cruz, et quelques ouvrages dépendant des autres forts. Afin de peupler sans délai sa capitale, le nouveau chef fit un appel aux populations maures des autres points de la province. Il appela aussi à Oran des Juifs de Nedroma, Mascara, Tlemcen, Mosta, dans le but de raviver le commerce.....Il leur concéda du terrain entre le Château Neuf et Saint André, avec la condition de construire suivant les prescriptions d'assiette et d'alignement données...voilà l'origine du quartier supérieur à Oran, en général assez bien bâti, qui compose la nouvelle ville sur le plateau, à la droite du ravin. Là sont encore réunis tous les Juifs. Quant aux Maures proprement dits, les premiers arrivés s'établirent dans la vieille ville. Ils relevèrent, à grands frais, les maisons que le tremblement de terre avaient renversées, et qui ne présentaient alors qu'un amas de décombres".

B034 (1842). De 1716 nous sautons à 1790, époque du fameux tremblement de terre d'Oran. Depuis un an environ quelques secousses plus ou moins profondes avaient agité la ville et sa banlieue mais aucune n'approcha de celle qui eut lieu dans la nuit du 8 au 9 octobre. Celle-ci renversa la plupart des édifices, et engloutit environ mille personnes. Les remparts, crevassés en plusieurs endroits, résistèrent cependant; ce fut, dans les premiers instants de trouble, l'ancre de salut des malheureux Espagnols, qui, sans ce moyen de défense, tombaient au pouvoir des indigènes, accourus dès le lendemain de la catastrophe, de tous les points de la province, pour saisir une proie qu'ils jugeaient facile. A partir de la fatale nuit du 8 octobre les secousses ne discontinuèrent pas; chaque jour une, quelquefois plusieurs commotions violentes achevaient de détruire ce que la première avait épargné. Il est inutile de dire que la ville était demeurée entièrement déserte et que la population campait en plein air. On sait que cette catastrophe eut pour résultat l'abandon d'Oran par les Espagnols.

C104. A Charles III venait de succéder un prince faible et incapable, qui considéra tout d'abord l'occupation d'Oran comme une charge sans compensation. Une catastrophe vint lui fournir un prétexte pour en rejeter le fardeau. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, un affreux tremblement de terre se fit sentir à Oran et dans ses environs. Les édifices, les maisons, les fortifications s'écroulèrent; un tiers de la garnison périt sous les décombres; le reste se trouvait sans vivres ni munitions, et dépourvu de tentes, d'hôpitaux, de médicaments pour les blessés. Le bey de Mascara, profitant de la consternation général, se présenta devant Oran avec 30,000 hommes; mais le commandant, ayant reçu quelques renforts, défendit ces ruines jusqu'au mois d'août de l'année suivante. Des négociations furent ouvertes, et en 1792, par une convention passée entre le gouverneur d'Oran et Mohamed El Kébir, il fut stipulé que l'Espagne céderait Oran au Dey d'Alger; que les Espagnols emporteraient leurs canons de bronze et leurs approvisionnements; que les habitants musulmans pourraient se rendre à Ceuta ou à Melilla, ou rester dans la ville; que leurs propriétés seraient respectées, et qu'ils ne seraient point recherchés pour des faits antérieurs à la prise de possession par les Turcs. La plupart des habitants abandonnèrent Oran avec les Espagnols, et la ville fut repeuplée par des familles maures et juives de Mascara, de Mazouna, de Tlemcen, de Mostaganem et de Mazagran.

B058 (1846). Oran est la seconde ville de l'Algérie. Elle serait la première aujourd'hui si la colonie eût été anglaise. Au premier coup d'œil elle offre cette physionomie qu'ont toutes les villes orientales, étalant au soleil leur diadème de minarets. Mais elle perd bientôt, aux yeux du voyageur qui pénètre dans son sein, ce prestige d'originalité que l'azur incandescent de son ciel lui donne. Ses rues n'ont pas même ce caractère de certaines villes espagnoles, où les Maures ont laissé de si glorieux monuments de leur domination. En échange de ce luxe d'architecture sarrasine, qu'on admire encore aujourd'hui en Espagne, les descendants de Charles-Quint, maîtres d'Oran, n'y ont bâti que des forts. On y rencontre, au lieu de temples, des murailles percées d'embrasures, que le tremblement de terre de 1790 eût détruites si elles n'eussent été bâties sur le roc vif. Ces formidables travaux de défense ont fait et font encore d'Oran un second Gibraltar, bien plus puissant que l'autre, dans ces parages où les vents du nord-ouest et du nord-est dominant. On voit autour de la ville de longs chemins couverts et des galeries de mines. La Nouvelle-Kasbah, où le bey avait établi sa résidence et dont la porte est un chef-d'œuvre de sculpture, la magnifique mosquée située près des remparts, à côté de la Porte principale, la cathédrale et quelques débris des anciennes casernes, sont les seuls monuments dignes d'être cités; à moins qu'on ne considère comme monuments les forts Bordj-el-Jordy, celui de Santa-Cruz, le Château-Vieux, Saint-Philippe et Saint-André, le fort Sainte-Thérèse et celui delà Mouna, qui commandent la plage. Tout le reste n'est qu'un amas de

maisons mauresques et espagnoles, pauvres et laides, au milieu desquelles la tristesse qu'inspire toute décadence vous saisit le cœur.

C024. Du 8 au 9 octobre 1790, un affreux tremblement de terre bouleversa Oran, qu'occupait encore cette époque une garnison espagnole; les églises, les maisons, les remparts s'écroulèrent; un tiers des troupes périt sous les décombres; le reste se trouvait sans vivres ni munitions, et dépourvu de tentes et de fournitures d'hôpitaux pour les blessés. A la nouvelle de ce sinistre, le bey de Maskara, profitant de la consternation générale, se présenta devant Oran avec trente mille hommes; la ville se défendit, au milieu des ruines, jusqu'au mois d'août de l'année suivante. Des négociations furent alors ouvertes, et, en 1792, une convention stipula qu'Oran serait cédé par l'Espagne au dey d'Alger, mais que les Espagnols emporteraient leurs canons de bronze et leurs approvisionnements.

B065, 1847, 3, n°7. Mélanges. Relation du tremblement de terre qui eut lieu à Oran dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, et des événements qui suivirent cette catastrophe (traduit de l'Espagnol d'après le traducteur qui note que cette lettre, adressée au Roi Charles IV par le comte de Cumbre-Hermosa est conservée dans les archives de Valence. [...]) "Dans la nuit du 8 au 9 octobre dernier, à une heure et quelques minutes, alors que le sommeil exerce un plus grand empire sur le nature humaine, Dieu fit peser sur nous le glaive de sa justice, menaçant de nous exterminer tous dans les convulsions d'un tremblement de terre si profond, si terrible, qu'en moins de trois minutes, il ruina la majeure partie des édifices et ébranla le reste de fond en comble. Les bâtiments situés sur les hauteurs de la ville, tels que l'Alcazar, le Contrôle des finances, la Trésorerie, la résidence de l'intendant, le quartier du régiment des Asturies et les églises, tous éprouvèrent les plus grands dommages. Ces dernières principalement causèrent d'irrémediables malheurs, écrasant dans leur chute tout ce qui se rencontra devant elles. L'épouvante produite par une si étrange secousse retint, tremblant dans leurs lits un grand nombre d'habitants, tandis que d'autres se sauvèrent de leur demeures; lequel de ces deux partis fut le plus sage, c'est ce qu'on ne saurait dire; car si quelques-uns des ces infortunés, en cherchant à fuir, coururent à une mort qu'ils auraient pu éviter, d'autres périrent pour l'avoir attendue. Après cette première et affreuse secousse, on entendit les gémissements et les cris de détresse des victimes à moitié ensevelies, des blessés, des mourants et d'autres malheureux qui, suspendus à des poutres soutenues par des décombres, attendaient la mort.....Pour nous qui avons été préservés, nous nous réfugiâmes sur les places et les points les moins encombrés. La place d'Armes, située au centre ville, devint, en raison de sa position, un lieu d'asile général, vers lequel afflua un grand nombre d'individus.....Au milieu du deuil général, on ne pouvait reconnaître l'état des châteaux, des fortifications, ni des murailles. Il n'était pas facile de s'en assurer, et cette incertitude, jointe aux maux qui nous assiégeaient, ajoutait à nos alarmes. On

demandait toujours les clefs de la ville, mais celles-ci, avec une grande partie de la maison du gouverneur, étaient enterrées sous les ruines de l'église métropolitaine....Mais à peine cet ordre était-il rendu, et les patrouilles à l'œuvre, qu'on éprouva de nouvelles secousses de tremblement de terre, lesquelles, faisant crouler tout ce qui restait debout, forcèrent nos hommes à rétrograder....La vierge du Rosaire (dont la statue, au témoignage des Pères Dominicains, était tombée parmi les ruines du temple, le visage tourné vers la custode où était exposé le Saint Sacrement à l'occasion de la neuvaine).....La muraille d'enceinte était ouverte en quelques endroits depuis Tremcen jusqu'à la Cloche, la Barrière, le Conduit-Royal et la tour de Saint-Roch. Les contreforts du bastion de Saint André, les boulevards du Prince et de la Princesse, celui de St Philippe, avec la batterie extérieure, toutes les tours, le bastion de Sainte-Croix et celui de Saint-Grégoire avaient été fortement ébranlés, mais non au point de nous laisser entièrement découverts.... Malheureusement, les magasins de l'artillerie où se trouvaient déposés les effets de campagne, étaient ou ruinés ou hors d'état de nous servir, par suite de l'écroulement d'autres édifices.

C083. "Cette nouvelle occupation, fort onéreuse pour l'Espagne, durait depuis cinquante-huit ans, lorsque, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, un effroyable tremblement de terre vint secouer la ville et y occasionner d'affreux ravages. Aussitôt la population et les troupes abandonnèrent leurs demeures renversées et chancelantes, et allèrent s'établir au dehors sous des tentes et des baraques. A la nouvelle de cette catastrophe, le bey Mohammed, qui gouvernait la province pour les Turcs, partit de Mascara et vint mettre le siège devant Oran ; mais deux années de suite le retour de l'hiver l'obligea de se retirer sans avoir rien fait; enfin au mois de mars 1792 les Espagnols, découragés, se décidèrent à abandonner la ville. Ils voulaient faire sauter les fortifications; mais Mohammed négocia, et il fut convenu qu'on évacuerait la place sans rien détruire. Les Espagnols eurent la faculté d'emporter les canons de bronze et les approvisionnements. Les troupes et les habitants furent transportés à Carthagène, le corps indigène à Ceuta. Ainsi finit l'occupation espagnole, laissant après elle d'immenses travaux sans utilité et sans résultat. Des Maures venus de tous les points de la province, de Mascara, de Mazouna, de Tlemcen, de Mostaganem et de Mazagran repeuplèrent la ville déserte. On leur distribua les maisons chrétiennes: elles étaient presque toutes en bois; ils les reconstruisirent en pierres ; mais la ville basse ne se releva point de ses ruines, et les Français la trouvèrent encore couchée dans la poussière, perdue dans les ronces". [...]

"De 1716 nous sautons à 1790, époque du fameux tremblement de terre à Oran. Depuis un an environ quelques secousses plus ou moins profondes avaient agité la ville et sa banlieue. Mais aucune n'approcha de celle qui eut lieu dans la nuit du 8 au 9 octobre. Celle-ci renversa la plupart des édifices, et engloutit environ mille personnes. Les remparts, crevassés en plusieurs endroits, résistèrent cependant; ce fut, dans les premiers instants de trouble, l'ancre de salut des malheureux

Espagnols, qui, sans ce moyen de défense, tombaient au pouvoir des indigènes, accourus dès le lendemain de la catastrophe, de tous les points de la province, pour saisir une proie qu'ils jugeaient facile. A partir de la fatale nuit du 8 octobre les secousses ne discontinuèrent pas ; chaque jour une, quelquefois plusieurs commotions violentes achevaient de détruire ce que la première avait épargné. Il est inutile de dire que la ville était demeurée entièrement déserte et que la population campait en plein air. On sait que cette catastrophe eut pour résultat l'abandon d'Oran par les Espagnols".

C067. Les choses traînèrent ainsi, jusqu'au tremblement de terre de 1790, qui détruisit une partie de la ville, ainsi que la vieille Casbah. Les Turcs et les Arabes profitèrent de la consternation de la garnison, et du petit nombre d'hommes auxquels elle était réduite, pour cerner la ville de toutes parts; n'étant pas en mesure de les repousser, les Espagnols, dénués de toute espèce d'approvisionnement et dégoûtés d'une conquête qui leur avait coûté si cher, l'abandonnèrent définitivement par un traité passé à ce sujet, entre le gouverneur royal et Mohamed-el-Kébir (le Grand), bey de Mascara, auquel en succédèrent une infinité d'autres qui furent tous plus ou moins étranglés, poignardés ou écorchés, à l'exception du dernier bey Hassan, dont la puissance dura jusqu'à ce qu'après tous ces déménagements successifs Oran tombât en notre pouvoir, le 10 décembre 1830.

C043. "... la nouvelle de la grande commotion européenne fut bientôt connue dans la régence; l'occasion était belle, et le Bey Mohamed ne tarda pas à la saisir. L'année 1205 de l'hégire venait à peine de s'ouvrir (1790-1) qu'il écrivit à Alger pour demander l'autorisation de commencer la guerre sainte. Un désastre qui vint frapper Oran à cette époque, hâta le moment des premières hostilités. Je veux parler du terrible tremblement de terre qui ruina une partie de la ville, et y fit tant de victimes: voici le récit tiré du Djoumani. "C'était vers 1h du mat, dans la nuit du vendredi, veille du premier jour de safar, tout à coup la terre se mit à trembler d'une façon terrible. La première secousse dura plusieurs minutes; ces épouvantables tressaillements cessèrent pendant une heure environ pour recommencer ensuite à intervalles rapprochés. Réveillés en sursaut, les habitants effarés se précipitèrent au hasard pour échapper au danger qui les menaçait de toutes parts, mais les maisons secouées dans leurs fondements vacillaient un moment sous leurs pas et s'écroulaient avec fracas sur leurs têtes. Plus de trois milles personnes furent ensevelies sous les décombres; le gouvernement et toute sa famille périrent dans la catastrophe. Ceux qui purent s'arracher au trépas se réfugièrent à moitié nus et couverts de contusions, sur une place au centre de la ville; et dès que le jour parut, ils abandonnèrent ces lieux désolés, et coururent hors des remparts dans le terrain vide d'habitations qui s'étend entre les forts. Par moments, de nouvelles secousses venaient redoubler l'épouvante; et, à chaque instant, le bruit lugubre d'un édifice croulant se mêlait aux cris de désespoir de cette multitude. Le phénomène se fit ressentir au loin dans le pays, mais nulle part ses effets ne furent

aussi terribles qu'à Oran; aux environs de la ville, on vit disparaître dans le sol des sources qui n'avaient jamais tari; et, lorsqu'après plusieurs jours, elles recommencèrent à couler, elles vomirent d'abord une eau trouble et couleur sang. Les remparts et les forts résistèrent pourtant à cet ébranlement, et n'éprouvèrent que de faibles dommages". [...] Je reviens à mon sujet. Le Bey Mohamed était à Mascara où le tremblement de terre s'était fait sentir; mais beaucoup moins violent. Dès le lendemain, des rumeurs se propagèrent, annonçant de grands désastres. Chacun s'occupait de cet événement et se demandait quel mal Oran avait pu éprouver.

C013. Oran. Un tremblement de terre survenu dans la nuit du 9 octobre 1790 causa d'affreux ravages dans Oran. En mars 1792, les Espagnols l'évacuèrent, l'abandonnant au bey Mohammed, gouverneur de la province pour les Turcs.

B064, October, 1857. Le détail de toutes ces fortifications suffit pour donner une idée de la résistance invincible qu'Oran, muni d'une garnison suffisante, pouvait opposer à des armées d'Arabes, en général dépourvues de puissants moyens d'attaque et de connaissances suffisantes dans l'art des Sièges. Tous les grands forts de la ville, étaient entourés de fossés profonds, dont le bord était garni d'énormes palissades armées de fer. Il faut donc attribuer l'abandon de cette place aux grands événements qui agitaient l'Europe, au moment où le Bey Mohammed ouvrit la campagne que je vais, raconter. La révolution française, menaçante pour tous les trônes, avait aussi forcé l'Espagne à concentrer tous ses moyens sur son propre territoire, et à négliger les intérêts de sa possession d'Afrique pour des intérêts d'une tout autre importance. La nouvelle de la grande commotion européenne fut bientôt connue dans la régence; l'occasion était belle, et le Bey Mohammed ne tarda pas à la saisir. L'année 1205 de l'hégire venait à peine de s'ouvrir (1790-1) qu'il écrivit à Alger pour demander, l'autorisation de commencer la guerre sainte. Un désastre: qui vint frapper Oran à cette époque, hâta le moment des premières hostilités. Je veux parler du terrible tremblement de terre; qui ruina une partie de la ville, et y fit tant de victimes : voici le récit tiré, du Djoumani. C'était vers une heure du matin, dans la nuit du vendredi, veillée du premier jour de safar; tout-à-coup la terre-se mit à trembler d'une façon, terrible. La première secousse dura plusieurs minutes ; ces épouvantables tressaillements, cessèrent pendant une heure environ pour recommencer ensuite à intervalles rapprochés. Réveillés en sursaut, les habitants effarés se précipitèrent au hasard pour échapper au danger qui les menaçait de toutes parts, mais les maisons secouées dans leurs fondements vacillaient un moment sous leurs pas et s'écroulaient avec fracas sur leurs têtes. Plus de trois mille personnes furent ensevelies sous les décombres; le gouverneur et toute sa famille périrent dans la catastrophe. Ceux qui purent s'arracher au trépas se réfugièrent à moitié nus et couverts de contusions, sur une place au centre de la ville; et dès que le jour parut, ils

abandonnèrent ces lieux désolés, et coururent hors des remparts dans le terrain vide d'habitations qui s'étend entre les forts. Par moments, de nouvelles secousses venaient redoubler l'épouvante; et, à chaque instant, le bruit lugubre d'un édifice croulant se mêlait, aux cris de désespoir de cette multitude. Le phénomène se fit ressentir au loin dans le pays, mais nulle part ses effets ne furent aussi terribles qu'à Oran; aux environs de la ville, on vit disparaître dans le sol des sources qui n'avaient jamais tari; et, lorsqu'après plusieurs jours, elles recommencèrent à couler, elles vomirent d'abord une eau trouble et couleur de sang. Les remparts et les forts résistèrent pourtant à cet ébranlement, et n'éprouvèrent que de faibles dommages. » [...] Je reviens à mon sujet. Le Bey Mohammed était à Mascara où le tremblement s'était fait sentir, mais beaucoup moins violent. Dès le lendemain, des rumeurs se propagèrent annonçant de grands désastres. Chacun s'occupait de cet événement et se demandait quel mal Oran avait pu éprouver.

C035 (1858). La nuit du 8 au 9 octobre : le tremblement de terre – l'incendie – l'eau de la source tarit – la haute Casbah est détruite ainsi que la plus grande partie des maisons de la ville. Don Nicolas Garcia, gouverneur Général, Rapport du comte de Combre-Hermosa, au roi Charles IV. L'affreuse catastrophe dont nous allons retracer les détails a laissé, dans la mémoire de ceux qui y ont assisté, des traces ineffaçables, que les années n'ont pu détruire. Le souvenir du tremblement de terre, qui bouleversa la ville d'Oran et la ruina, pour ainsi dire, de fond en comble, est resté dans la tradition, mais d'une manière vague, confuse, indécise. Ce fait lamentable est fort peu connu ; on en ignore presque complètement les douloureuses particularités. Beaucoup ne savent point avec quelle violence il se produisit, quels désastres il occasionna, et le nombre considérable de victimes on eut à déplorer la perte. Nous nous sommes attachés, avec le soin le plus attentif, le plus minutieux, à recueillir, de la bouche même de quelques témoins de ces scènes de deuil, les détails qui se rattachent à la nuit pleine d'épouvante, dont les conséquences furent l'abandon de cette vaillante sentinelle de la Méditerranée par les Espagnols, et, chose plus déplorable encore, le retour de l'étendard du Prophète et de la piraterie. Depuis la fin du mois d'août, des secousses intermittentes avaient eu lieu et des bruits sourds étaient venus gronder sous la ville d'Oran, comme pour s'essayer au bouleversement de cette cité ; elles se succédèrent, à des intervalles assez rapprochés, pour plonger la population dans une vive anxiété. Cependant, de la mi-septembre aux premiers jours d'octobre, elles ne se firent plus guère sentir, et la tranquillité renaissait dans les esprits ; mais la nuit, douloureusement mémorable du 8 au 9 octobre 1790, vit s'évanouir les espérances que l'on avait conçues. Une heure du matin venait de sonner à la grande tour de l'horloge. L'atmosphère avait été, toute la journée, d'une opacité étrange. Le vent du désert soufflait depuis trois jours, et la nuit s'était avancée, sans que la brise, qui se lève ordinairement sur la mer, au coucher du soleil, soit venue dissiper la pesanteur de cette température embrasée. La ville d'Oran toute entière était

plongée dans son profond sommeil, que le cri lugubre des crieurs de nuit troublait seul, lorsque, tout à coup, de légers mouvements oscillatoires se firent sentir, accompagnés d'un grondement sourd, pareil au roulement d'un tonnerre lointain. Quelques éboulements, partiels et successifs en résultèrent, qui tinrent en éveil les habitants, plus surpris encore qu'effrayés. Il était une heure et quelques minutes. A ces craquements assez brusques, succédèrent 20 secousses, précipités, horribles, d'une rapidité et d'une violence telles, qu'à la 21^{ème} secousse, la population, saisie d'épouvante, chercha les moyens de se dérober à ces mouvements désordonnés du sol, qui s'abaissait, se soulevait, et semblait se diriger, avec une vitesse irrésistible, dans la direction du sud-est ; puis, comme par le fait d'un choc brusque et sec, ébranlait toute la ville et ses énormes murailles, par un monstrueux mouvement de recul. La 22^{ème} secousse consuma la ruine de la cité, en moins de temps que nous n'en mettons à esquisser cette fiévreuse et lamentable scène. Par le fait instantané de la convulsion souterraine, presque toutes les maisons de la ville furent renversées et ne présentèrent plus qu'un amas de décombres fumants, sous lequel gémissaient trois mille créatures humaines, qui venaient d'y être ensevelies. Toutes les constructions, datant de la première occupation, furent complètement renversées. Parmi les plus récentes, il y en eut peu qui résistèrent. La partie haute de la Casbah fut rapidement et horriblement ébranlée ; les édifices en furent lancés sur la ville. Le palais de la Casbah, que nous avons décrit, la trésorerie, l'intendance, la caserne du régiment des Asturies, et les églises s'écroulèrent. La dernière convulsion fut si puissante, que d'énormes bâtiments se trouvèrent violemment projetés au loin, laissant à nu leurs fondations. Don Nicolas Garcia, colonel des Asturies, gouverneur général par intérim, ainsi que toute sa famille, son entourage, et le lieutenant-colonel directeur des travaux de la fortification, périrent sous les pans de murs qui s'abattirent. 765 hommes, du régiment des Asturies, venaient d'arriver à Oran, pour y tenir garnison. Ce corps disparut tout entier, sauf 20 hommes qui, se trouvant de garde à la porte d'entrée, se jetèrent précipitamment sous les arceaux de construction nouvelle (les arceaux ruinés que l'on trouve aujourd'hui, à droite, en entrant dans la haute Casbah, par la rampe du Taglimento. Ils échappèrent ainsi à la mort, et purent témoigner du désastre qui accabla cette partie du Vieux-Château, où plus de 1100 personnes perdirent la vie. En ville, la désolation était à son dernier période (sic.). Pour compléter l'horreur de cette nuit fatale, le feu, que renfermait les habitations, se communiqua aux pièces de bois qui se trouvaient au milieu des décombres ; il consuma, en grande partie, les maisons ébranlées, qui avaient jusqu'alors résisté. Ainsi, l'incendie vint éclairer, de ses lueurs sinistres, le plus terrifiant spectacle auquel il soit donné à l'homme d'assister. Et, comme pour augmenter encore d'aussi remuantes angoisses, les eaux de la source qui alimente Oran changèrent tout à coup de direction et tarirent (cette malheureuse circonstance, tout extraordinaire qu'elle paraisse, est d'une parfaite exactitude). Mais la Providence voulut qu'elles ne tardassent pas à reprendre leur direction première. Au jour naissant, les pâles regards des habitants retrouvèrent la

source coulant comme toujours aussi abondante et aussi limpide. [...] L'on frémit, en songeant que, sur ce chiffre de plus de 3000 personnes qui succombèrent en moins de trois minutes, les 2/3 furent probablement enterrés vivants. [...] Les 2 hôpitaux étaient renversés, et, avec eux, tout ce qu'Oran possédait en fait de médicaments ! [...] La plus grande partie des approvisionnements, en grains et en farines, était ensevelie sous les décombres ! Les fours, servant à la cuisson du pain avaient disparus. [...] Un témoin oculaire de ces événements nous a raconté en frissonnant encore, les scènes de pillage et de meurtre qui se produisirent, à côté de cette grande calamité. [...] Le tremblement de terre, chose fort importante à considérer, ne s'était pas fait sentir de l'autre côté du boulevard du Prince et de la Princesse (le boulevard Oudinot de nos jours), c'est-à-dire en dehors des promenades publiques. Ce conseil (la junte du gouvernement) enjoignit aux habitants de s'établir sur le sommet de l'escarpement où se trouve, aujourd'hui, le quartier israélite, avec la très expresse recommandation de s'y installer, sous les tentes ou sous les abris en planches fort légers. Tous les ouvrages de maçonnerie furent sévèrement prohibés, parce que les secousses, quoique moins rudes, se firent encore sentir de temps en temps, jusqu'au 22 novembre. Deux mois seulement, après la nuit du 8 au 9 octobre, les moins timides se hasardèrent à rentrer dans l'enceinte de la ville, et le gouverneur de la place éprouva une peine infinie à déterminer les autres à les y suivre. [...] Nous compléterons le récit par la traduction du rapport adressé, au roi Charles IV, par le comte du Cumbre Hermosa. Ce document officiel porte la date du 2 novembre 1790. L'original se trouve à *l'Archivo de la real Audiencia de Valencia*, où il est inscrit sous le numéro 20,137. «..... dans la nuit du 8 au 9 octobre dernier, à une heure et quelques minutes,dans les convulsions d'un tremblement de terre si profond, si terrible, qu'en moins de 3 mn, il ruina la majeure partie des édifices et ébranla le reste de fond en comble. Les bâtiments situés sur les hauteurs de la ville, tels que l'Alcazar (la Casbah), le contrôle des finances, la trésorerie, la résidence de l'Intendant, le quartier du régiment des Asturies et les églises, tous éprouvèrent les plus grands dommages. Ces dernières, principalement, causèrent d'irréremédiables malheurs, écrasant, dans leur chute, tout ce qui se rencontra devant eux..... Après cette première et affreuse secousse, on entendit les gémissements et les cris de détresse des victimes à moitié ensevelies, des blessés, des mourants et d'autres malheureux..... Pour nous qui avons été préservés, nous nous réfugiâmes sur les places et les points les moins encombrés. La place d'Armes (la place de l'hôpital à l'époque de l'auteur), située au centre ville, devint en raison de sa position, un lieu d'asile général, vers lequel afflua un grand nombre d'individus. [...] Au milieu du deuil général, on ne pouvait reconnaître l'état des châteaux, des fortifications, ni des murailles.Le peuple réclamait à grands cris qu'on lui ouvrit les portes de la ville, afin de se réfugier dans la campagne et de se soustraire ainsi à la chute des édifices. On demandait toujours les clés de la ville, mais, celles-ci, avec une partie de la maison du gouverneur, étaient enterrées sous les ruines de l'église métropolitaine. [...] Le lendemain (ndlr) on

éprouva de nouvelles secousses de tremblements de terre, lesquelles, faisant crouler tout ce qui restait debout, forcèrent nos hommes à rétrograder..... La muraille d'enceinte était ouverte en quelques endroits, depuis Tremecen (Tlemcen) jusqu'à la cloche (la Lunette de la campagne qui s'écroula comme on verra un peu plus loin), la Barrière (La Barrera), le Conduit Royal (le grand conduit souterrain dans lequel viennent s'engouffrer les eaux pluviales qui descendent de la Meseta et Santa Cruz) et la Tour Saint Roch (à l'entrée de la rue de l'Arsenal, au pied de notre hôpital militaire). Les contreforts du Bastion de St André, les boulevards du Prince et de la Princesse, celui de St Philippe, avec la batterie extérieure, toutes les Tours (qui jalonnent les ravins, en dehors de la porte de Tlemcen ou du Ravin), le Bastion de Ste Croix et celui du St Grégoire, avaient été fortement ébranlés, mais non au point de nous laisser entièrement à découvert. [.....] Malheureusement, les magasins de l'artillerie, où se trouvaient déposés les effets de campagne, étaient ou ruinés ou hors d'état de nous servir, par suite de l'écroulement d'autres édifices. On déposa les blessés dans les caves de la Marine, seul abri qu'on put leur donner..... [...]et l'opinion où l'on est ici que le sol de fondation de la ville ne sera pas facile à retrouver, en raison du bouleversement qui a eu lieu sous l'influence de l'élément comprimé, me fait dire que c'est là un des événements les plus extraordinaires et les plus terribles dont l'Histoire ait conservé le souvenir.

B064, 1858. Notice sur le bey d'Oran, Mohammed el Kebir. Des Espagnols pendant l'occupation d'Oran. La nouvelle de la grande commotion européenne fut bientôt connue dans la régence ; l'occasion était belle, et le Bey Mohammed ne tarda pas à la saisir. L'année 1205 de l'hégire venait à peine de s'ouvrir (1790-1) qu'il écrivit à Alger pour demander, l'autorisation de commencer la guerre sainte. Un désastre qui vint frapper Oran à cette époque, hâta le moment des premières hostilités. Je veux parler du terrible tremblement de terre qui ruina une partie de la ville, et y fit tant de Victimes : voici le récit tiré, du Djoumani. « C'était vers une heure du matin, dans la nuit: du vendredi, veillée du premier jour de safar; tout-à-coup la terre se mit à trembler d'une façon terrible. La première secousse dura plusieurs minutes; ces épouvantables tressaillements cessèrent pendant une heure environ pour recommencer ensuite à intervalles rapprochés. Réveillés en sursaut, les habitants effarés se précipitèrent au hasard pour échapper au danger qui les menaçait de toutes parts mais les maisons secouées dans leurs fondements vacillaient un moment sous leurs pas et s'écroulaient avec fracas sur leurs têtes. Plus de trois mille personnes furent ensevelies sous les décombres; le gouverneur et toute sa famille périrent dans la catastrophe. Ceux qui purent s'arracher au trépas se réfugièrent à moitié nus et couverts de contusions, sur une place au centre de la ville et dès que le jour parut, ils abandonnèrent ces lieux désolés, et coururent hors des remparts dans le terrain vide d'habitations qui s'étend entre les forts. Par moments, de nouvelles secousses venaient redoubler l'épouvante et, à chaque instant, le bruit lugubre d'un édifice croulant se mêlait aux cris de désespoir de cette multitude. Le phénomène se fit ressentir au loin dans le pays, mais nulle part ses effets ne

furent aussi terribles qu'à Oran; aux environs de la ville, on vit disparaître dans le sol des sources qui n'avaient jamais tari et, lorsqu'après plusieurs jours, elles recommencèrent à couler, elles vomirent d'abord une eau trouble et couleur de sang. Les remparts et les forts résistèrent pourtant à cet ébranlement, et n'éprouvèrent que de faibles dommages.» Les Arabes, amis du merveilleux prétendent que peu d'instantes avant le tremblement de terre, les sentinelles espagnoles aperçurent dans les airs quatre personnages vêtus de blanc, qui, après avoir plané sur la ville allèrent se poster sur les remparts aux quatre points cardinaux; là, l'un d'entr'eux, agitant son manteau, sembla donner un signal, et instantanément la terre commença à trembler. C'est ainsi que dans l'histoire de ce peuple, on trébuche à chaque pas contre la superstition; cette infirmité de l'esprit atteint aussi bien les classes lettrées que le vulgaire. Les contes les plus absurdes, les plus extraordinaires sont admis sans discussion, et il semble que la foi est d'autant plus vive que la raison est plus impuissante à comprendre. L'auteur du Djoumani me fournit une preuve de ce que j'avance ici; ce personnage, dans son volumineux commentaire, fait montre d'une grande érudition; il sait à fond les chroniques musulmanes; il est prosateur correct; ses vers ne manquent point de charme; en maintes circonstances il parle des sciences en homme à qui elles ne sont point étrangères. Mais si par hasard une notion scientifique est en opposition avec quelque texte sacré ou combat un préjugé quelque grossier qu'il soit, il se range à l'instant du côté opposé à la science; et, par exemple, à propos des tremblements de terre, et de leurs causes, il cite d'abord les opinions des savants sur les vapeurs et les gaz accumulés dans les profondeurs de la terre et dont l'explosion peut causer ces secousses violentes; mais repoussant bientôt ces théories scientifiques comme contraires à je ne sais plus quel article de la foi, il préfère admettre l'une des deux opinions suivantes, sans toutefois se déterminer à faire un choix. « Sidi Ibrahim ech-Chebrahiti, dit-il, nous enseigne que Dieu a créé un moucheron qui a pour mission de tourmenter le taureau qui porte la terre sur son cou. Ce moucheron vole sans cesse entre les yeux du taureau. Par fois, il pénètre dans ses naseaux, alors l'animal, piqué au vif, fait avec sa tête un mouvement brusque, et la terre éprouve une secousse dans le sens de ce mouvement. ». « D'autres, ajoute-t-il, nous disent que le Djebel Caf, cette montagne qui environne la surface de la terre et lui sert pour ainsi dire de ceinture, a des racines qui pénètrent dans le sol et correspondent à toutes les contrées. Lorsque Dieu veut châtier un peuple, il envoie un ange secouer la racine du Djebel Caf située immédiatement au-dessous de la contrée qu'il habite, et la terre se s'agitait aussitôt sous les pieds du peuple coupable.» Je reviens à mon sujet. Le Bey Mohammed était à Mascara où le tremblement s'était fait sentir, mais beaucoup moins violent. Dès le lendemain, des rumeurs se propagèrent annonçant de grands désastres. Chacun s'occupait de cet événement et se demandait quel mal Oran avait pu éprouver. « Nous étions, dit notre auteur, à nous entretenir là dessus, lorsque Mohammed ben Ibrahim, gendre du Bey, se mit à dire: Plaise à Dieu qu'Oran soit englouti avec sa population maudite. Et moi de lui répondre : Que savons-nous si demain ne nous

apportera point cette heureuse nouvelle? Mon pressentiment était juste. Le lendemain, nous sûmes qu'Oran était bouleversé de fond en comble. Le Bey envoya aussitôt un chaouche pour recueillir des renseignements certains, et son retour confirma sur tous les points ce que nous avons indirectement appris. Mohammed quitta Mascara en toute hâte, quatre jours, seulement après la catastrophe; en deux journées, il arriva devant Oran. Déjà, par ses soins, l'appel à la guerre sainte, retentissait dans toute la province; depuis quelque temps, d'ailleurs, les marabouts s'étaient mis à l'oeuvre et leurs prédications avaient enflammé les esprits. Ils avaient exhumé d'anciennes prédictions, chaque jour des songes étaient expliqués par eux dans le sens d'un triomphe prochain contre les infidèles. Des faiseurs de chronogrammes s'étaient mis à l'oeuvre; et, au moyen de combinaisons des mots dont les lettres additionnées selon la valeur numérique qu'elles ont en arabe, donnaient pour résultat le nombre 1205, tandis que le sens de ces mêmes mots signifiait, expulsion des chrétiens; triomphe de Mohammed fils d'Osman, etc. Ils prédisaient que l'année 1205 était, dans les décrets de Dieu, l'époque fixée pour la prise d'Oran et l'anéantissement des sectateurs de la croix. Le désastre récent des Espagnols fut surtout présenté comme un signe évident de la colère divine et ne contribua pas peu à exciter dans les populations un enthousiasme fanatique. Pendant plusieurs jours, des feux de joie s'allumèrent sur toutes les hauteurs, et des masses d'hommes accoururent se joindre au corps de troupes que le Bey avait emmené de Mascara. Près de cinquante mille combattants furent réunis en une semaine; Mohammed partagea cette foule en trois corps, le plus nombreux resta sous ses ordres; son fils Osman eut le commandement des gens de Tlemcen, des Flitta et des tribus voisines; Mohammed ben Ibrahim fut mis à la tête des contingents de Mazouna, de Mostaganem, d'El Kalàa et des tribus de l'Est. Quelques jours avant le 13 de sefer, les hostilités commencèrent par des déprédations de toute sorte dans le territoire qui rayonne autour de la ville; Le jeudi, 13 du mois, une attaque générale fut tentée contre les murailles. Le fort appelé Bordj el Ain- fut l'objet d'un engagement des plus vifs; les musulmans parvinrent à s'en emparer, mais il leur fut bientôt repris, grâce à la négligence des vainqueurs qui, une fois maîtres de ce fort, s'écartèrent, selon la version de mon manuscrit, pour aller dans les environs couper du gros bois que le Bey- payait fort cher; parce qu'il n'en avait pas suffisamment pour les besoins de son matériel de campagne. Les Espagnols profitant de la circonstance, vinrent-assaillir le peu de monde qui gardait Bordj el Ain et réussirent à y rentrer. Dans la lutte qui eut lieu autour de ce fort; les Béni Zèroual, tribu du Dahra, furent cruellement éprouvés; ils eurent plus de cent blessés et un nombre considérable de morts. Depuis cette affaire, le-fort de Bordj el Ain fut appelé fort des Béni Zèroual. Cette première attaque du jeudi fut loin, comme on le voit, d'être favorable à l'armée assiégeante. Le vendredi, une nouvelle tentative n'eut pas plus de succès, les assiégeants firent deux prisonniers. Le samedi, le Bey fit traîner de l'artillerie sur la montagne que les Arabes appellent Djebel el Maïda (la montagne de la table) et lança vainement des bombes et des boulets sur la ville. En même temps, il essaya de diriger une mine

sous le fort d'El Merdjadjou mais quand les travaux furent terminés, on ne sut point la faire partir, et le lendemain, les Espagnols ayant eu connaissance du danger, firent à l'improviste une sortie, détruisirent la mine et s'emparèrent de toute la poudre amassée sur ce point. Cette résistance inattendue eut bientôt découragé la multitude accourue sous les drapeaux du Bey ; lui-même comprit que, pour réduire une place aussi forte, il lui fallait autre chose que des rassemblements tumultueux de troupes inexpérimentées. Il avait besoin de canons et de mortiers de gros calibre, d'artilleurs dressés à la manoeuvre, de mineurs intelligents, de soldats disciplinés. Les approvisionnements en munitions de guerre étaient loin d'être suffisants. D'un autre côté, la garnison de la ville, qu'il croyait décimée par le tremblement de terre, avait trouvé un abri dans les forts où elle était casernée, quelques renforts venaient même de lui arriver d'Espagne. Devant de pareils obstacles, le parti le plus sage était de se retirer pour aller préparer de plus puissants moyens d'attaque. Mohammed rentra donc à Mascara et se mit incontinent à l'oeuvre. Ces préparatifs devaient nécessairement prendre assez de temps, et il était à craindre que les Espagnols ne prissent aussi des précautions de leur côté et n'élevassent de nouvelles défenses autour de la ville. La montagne appelée Djebel el Maida qui commande Oran à l'Est et Mers-el-Kebir à l'Ouest lui sembla surtout devoir être immédiatement occupée. Pour empêcher les Espagnols de s'y établir et de s'y fortifier, l'idée lui vint d'installer sur ce point une population fanatique par état, qui, du haut de la montagne, surveillerait Oran, ravagerait les environs et tiendrait constamment la garnison en haleine. Il envoya donc à tous les Tâleb du pays, l'ordre de se rassembler au Djebel Maïda. Cet ordre excita ça et là quelques plaintes, et pour empêcher le mécontentement de grandir, le Bey eut recours à toutes les influences. Il choisit d'abord parmi les Tâleb qu'il avait sous la main, six des plus dévoués, il les para magnifiquement et les envoya en grand équipage et la bourse pleine; parcourir les villages, et les bourgs, avec mission de persuader leurs collègues. Cette négociation réussit, et les six envoyés amenèrent bientôt au Bey 400 Tâleb qui furent envoyés à Ifri, point désigné pour être le quartier général de cette armée d'une espèce nouvelle. Il y avait à cette époque, à Mazouna un personnage en grande vénération parmi les Tâleb, le cheikh Mohammed ben Ali ben Ech-Chérif. Le Bey lui écrivit et le pria d'employer dans cette occasion toute l'autorité qu'il possédait sur les esprits au service de son projet. Le Cheikh entra dans ses vues et se rendit à Mascara avec 200 autres Tâleb et ses deux fils, le Cheikh Sidi el Hani, et Sidi Mohammed. Le Bey leur fit un accueil des plus gracieux et les dirigea sur Ifri. Ces gens-là ne purent se réunir à leurs confrères qu'après un combat soutenu contre un parti d'Espagnols et d'Arabes alliés aux chrétiens.....

C089, 1860. ".....Sur ce terrain, tourmenté par les tremblements de terre coupé en deux par un ravin assez profond mais étroit, où coule, toute l'année, un ruisseau qui donne une eau abondante à la ville, restaient encore intacts de remarquables édifices construits en pierre de taille qui servaient

jadis de magasins militaires, la Casbah, les Château-Neuf, les églises, fondés par la puissance espagnole...."

C076, 1861. Depuis une année environ, la région du littoral, de Mers-El-kébir à Mostaganem, était agitée par des commotions plus ou moins profondes. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, la ville d'Oran et sa banlieue furent bouleversées par un affreux tremblement de terre. Une secousse d'une violence extrême renversa, dans l'espace de quelques secondes, les trois quartiers de la ville basse, la vieille Kasba, la Marine et la Piazza. Mille à douze cents personnes demeurèrent ensevelies sous les décombres. L'épouvante avait saisi les habitants. Le sol ne se raffermissait pas; chaque jour des commotions nouvelles achevaient de détruire ce que la première secousse n'avait fait qu'ébranler. Là population et les troupes campaient en plein air; mais elles se trouvaient sans vivres ni munitions, dépourvues de tentes, d'abris, de médicaments pour les blessés. A la nouvelle de ce désastre, le bey Moh'ammed-el-Kebir s'était empressé d'accourir de Mascara pour mettre le siège devant Oran. Il espérait s'emparer facilement de cette ville désolée, à la faveur de la consternation générale; mais le tremblement de terre avait heureusement épargné les remparts de la place; quoique crevassés en plusieurs endroits, ils étaient restés debout. Le gouverneur espagnol, ayant reçu quelques renforts, défendit courageusement ses ruines. Le retour de l'hiver obligea deux années de suite le bey Moh'ammed de se retirer, sans avoir rien fait.

C103, 1861. Une expédition composée de 28,000 hommes, portés par 51 bâtiments de guerre et 600 navires de transport, débarqua à l'Est du cap Falcon le 30 juin 1732. Les Espagnols défirent complètement les 40,000 Maures qui s'étaient opposés à leur descente. Le lendemain, ils entrèrent sans coup férir dans la place d'Oran. Malgré les attaques réitérées des beys de l'Ouest, l'Espagne garda Oran jusqu'en 1792. Mais elle recula plutôt devant les convulsions de la nature que devant les Maures; elle fut vaincue par une horrible catastrophe survenue dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790. A une heure du matin, lorsque toute la ville était plongée dans le sommeil, commença le tremblement de terre, si profond, si terrible, dit le comte de Cumbre Hermosa, dans son rapport au roi Charles IV, qu'en moins de trois minutes, il ruina la majeure partie des édifices et ébranla le reste de fond en comble. Vingt-deux secousses renversèrent presque toutes les maisons d'Oran, enterrèrent vivantes, au milieu des décombres, plus de trois mille personnes, parmi lesquelles se trouvaient sept cent soixante-cinq hommes du régiment des Asturies, le gouverneur général et sa famille. Jamais le jour n'éclaira un tableau de désolation plus effrayant que celui d'Oran le 9 octobre. Ceux qui avaient survécu au tremblement de terre, s'attendaient d'un moment à l'autre à être engloutis, et demandaient à grands cris des prêtres pour les confesser mais il n'y avait plus de prêtres; les blessés, les mourants imploraient des secours; mais les médecins, les médicaments et les

hôpitaux étaient sous les décombres. Les déportés, qui, par la force des choses, parcouraient la ville en liberté, demandaient du pain; mais on était sans tamis, sans pétrins et sans fours pour la cuisson. Par surcroît de mal, les déportés se mirent à piller les maisons, et le visage féroce des Maures, accourus à la nouvelle de la ruine de la ville d'Oran, se montra aux habitants terrifiés. Les Espagnols donnèrent alors un exemple de leur héroïque ténacité. Tant de désastres ne les accablèrent pas. Sous les yeux de leurs ennemis, ils relevèrent leurs murailles, organisèrent la défense, repoussèrent les Maures, qui comptaient déjà tenir une proie certaine. Le dey d'Alger, Mohammed ben-Osman, combina ses forces avec celles du bey de Maskara, afin d'enlever aux chrétiens cette malheureuse ville. Le dernier siège d'Oran dura une année, pendant laquelle il fallut chaque jour accomplir des prodiges de valeur pour repousser l'ennemi, furieux de cette défense désespérée sur des ruines et des cadavres. Le 23 juillet 1791, le fort Saint-Philippe était sur le point d'être pris par les Arabes, lorsque le chevalier de Torcy, à la tête de trois cents gardes wallonnes, fit une impétueuse sortie, jeta les assaillants dans les fossés et revint frappé de neuf blessures avec trente-quatre hommes. Enfin, le dernier assaut, donné le 18 septembre par toutes les troupes du bey de Maskara, fut également repoussé par le brave de Torcy et les Espagnols. La cour d'Espagne, moins constante que sa petite armée d'Afrique, désespéra du salut d'Oran. Le triste roi Charles IV, réservant toutes ses ressources pour l'indigne coalition contre la France républicaine, dans laquelle il était entré, livra sa plus importante possession de la côte d'Afrique au dey d'Alger Hassan, moyennant réserve d'un comptoir espagnol semblable à l'ancien comptoir français de La Calle, l'autorisation de pêcher le corail le long des côtes de l'Ouest, et quelques autres stipulations commerciales assez insignifiantes. Le 5 mars 1798, les derniers soldats espagnols sortirent d'Oran et s'embarquèrent pour l'Espagne, à laquelle il ne resta plus en Afrique que ses possessions du Maroc Melila, Ceuta, le Penon de Velez. Le lendemain, 6 mars, les musulmans firent une entrée triomphale dans Mers-el Kebir et Oran, qu'ils gardèrent jusqu'en janvier 1831, époque à laquelle le comte de Damrémont vint congédier, au nom de la France, l'avidité des beys d'Oran.

A092, 9 January 1867. 1790 : Depuis un an la partie du littoral comprise entre Mers El Kébir et Mostaganem était agitée par des secousses plus ou moins profondes. Dans la nuit du 8 au 9 une terrible commotion bouleversa la ville d'Oran et la banlieue les $\frac{3}{4}$ de la ville d'Oran furent renversée dans l'espace de quelques secondes 1000 à 1200 personnes périrent. Les secousses continuèrent jusqu'en janvier.

C065. On s'accoutuma de plus en plus à regarder la côte d'Afrique comme une côte fatale. En 1785, l'Espagne acheta des Algériens une paix sans dignité et sans sûreté. Quelques années après, un tremblement de terre ayant renversé une partie des maisons d'Oran, et le dey Hassan ayant fait

assiéger par trois fois, par le bey de Mascara, cette ville dont les fortifications formidables, restées debout, ne purent être forcées, le gouvernement espagnol, qui s'affaiblissait de plus en plus et dont l'attention était d'ailleurs absorbée par la révolution française, se décida, en 1792, à signer une convention par laquelle cédait Oran au dey d'Alger. La population chrétienne abandonna la ville et fut transportée à Carthagène. Oran désertée et bientôt démantelée en partie par le dey, qui craignait de laisser une place aussi forte dans les mains du bey qui pouvait aspirer à l'indépendance, fut repeuplé par des musulmans venus de tous les points du beylik. Alors les derniers vestiges de la domination espagnole disparurent de la côte d'Afrique. On peut donc dire que les possessions africaines de l'Espagne lui échappèrent peu à peu, comme une proie tombe d'une main affaiblie qui s'ouvre insensiblement à mesure que la vie, en se retirant, laisse les muscles sans force, la volonté sans énergie.

C022. 1790. Depuis un an environ, la partie du littoral, comprise entre Mers-el-Kebir et Mostaganem, était agitée par des secousses plus ou moins profondes. Dans la nuit du 8 au 9 octobre, une terrible commotion bouleversa la ville d'Oran et la banlieue. Les trois quartiers de la ville basse, la vieille Kasba, la Plaza et la marine furent renversés dans l'espace de quelques secondes. Mille à douze cents personnes périrent. Les secousses continuèrent jusqu'au mois de janvier de l'année suivante.

B064, July 1872. Dans *Inscriptions d'Oran et de Mers El Kebir*, notice historique ces deux places depuis la conquête jusqu'à leur abandon en 1792, par le Général C. X. de Sandoval³. Le 29 mai 1790, le marquis de Campo-Santo ayant été promu au grade de lieutenant-général, fut nommé en Amérique à un autre commandement. Celui d'Oran fut confié par intérim à D. Basilio Gascon, colonel du régiment d'infanterie des Asturies, comme étant le plus ancien grade; ce fut lui qui succomba si malheureusement dans le grand tremblement de terre survenu dans la nuit du 8 au 9 octobre de cette même année. Avant de raconter cette catastrophe, nous croyons opportun d'exposer qu'elle était alors la situation de la ville d'Oran, d'après les principales données fournies dans ses notes, par D. Luis Roel. Cet auteur porte la population de cette ville à 9500 personnes, y compris les familles des Maures soumis; si ce chiffre est plus élevé que celui fourni par le recensement de 1787, la différence provient peut être de ce que dans celui-ci, on n'a pas compris les Maures qui vivaient dans le voisinage immédiat de la place. Dans le recensement de 1771, on compta 532 maisons appartenant à des particuliers et 49 au domaine de l'Etat, y compris les immeubles du faubourg de la Marine. La valeur totale des propriétés particulières fut estimée à 9346000 réaux et leur revenu annuel à 451734 réaux. Pour le spirituel, il y avait quatre églises, toutes de fondation royale; la principale avait

³ Ximenez de Sandoval, C. (1867) "Las inscripciones de Orán y Mazalquivir. Noticias históricas sobre ambas plazas, desde la conquista a su abandono en 1792." Madrid. Est. Tip. de R. Vicente, pp. 102-107.

à sa tête un vicaire ecclésiastique nommé par l'archevêque de Tolède, et qui était en même temps chapelain du roi et vicaire de l'armée. Les autres églises étaient, St-Dominique, St François et la Merced, cette dernière toute neuve, puisqu'elle fut terminée en 1783 aux frais du Trésor royal. Dans la Kasba, se trouvait la chapelle de St Michel Archange, et celle du Mont Carmel au faubourg de la Marine. La ville depuis sa conquête était sous le patronage de N. -D. - des Victoires, et sous celui de St Bernardino de Sena. Il y avait un hôpital pour 458 malades ou blessés et cinq casernes dont trois pour l'infanterie, une pour l'artillerie, et la dernière qui avait les exilés contenait encore la compagnie des campeadores. Pour les condamnés aux présides, il y avait six autres locaux ou quartiers; de plus au bord de la mer se trouvait un quartier de cavalerie qui était la propriété particulière du marquis de Murillo. Le commandant-général réunissait le commandement supérieur militaire et politique des deux places, il avait un secrétaire qui était alors Fransisco Rodon, et un auditeur ou assesseur. L'état major comprenait le Gouverneur d'Oran [...]. Le Conseil municipal de cette ville, qui était une véritable colonie militaire, était composé de capitaines de tous les régiments en garnison, qui fonctionnaient de concert avec les bourgeois; le chef des finances, et celui de l'Administration militaire faisaient également partie de ce Conseil. On avait commencé dès le mois d'août à sentir quelques secousses de tremblement de terre, accompagnées de bruits souterrains. Cependant vers la mi-septembre ils cessèrent complètement. Comme ces légères secousses n'étaient point chose nouvelle dans la localité, on était loin de pressentir une catastrophe quand le 9 octobre, un peu après une heure du matin, un mouvement terrible accompagné de profondes et sinistres rumeurs et suivi de vingt secousses instantanées, détruisit la plus grande partie des édifices et des maisons de la ville, ou les ébranla et les lézarda de telle sorte qu'ils menaçaient ruine aussitôt. Il est facile de comprendre l'épouvante et la désolation des habitants, qui ne furent pas ensevelis sous les ruines; ils se précipitèrent dans les rues et sur la Place d'Armes demandant, comme il est juste, dans les grands malheurs, l'action de l'autorité pour éviter de plus grands désastres, pour secourir les blessés, ou dégager ceux qui se trouvaient sous les décombres. Cependant comme le commandant n'avait pas encore paru, on finit par apprendre qu'il avait péri avec toute sa famille; le commandement échut alors au brigadier comte de Cumbre Hermosa, colonel du régiment d'infanterie de Navarre, qui commença à l'instant même à exercer avec autant d'énergie que de prudence. La relation officielle par laquelle il rendit compte en détail au roi, d'un si déplorable événement⁴, explique parfaitement quelle devait être la confusion et les angoisses de ces premières heures, non seulement à cause de la dévastation déjà existante et la continuation pleine de menaces des secousses, mais encore par la difficulté de pourvoir à un aussi grand nombre de besoins. Ainsi tous les médecins avaient péri, les

⁴ Ce document existe-dans les archives du Tribunal de guerre et de Marine. La Gazette officielle de Madrid en publia seulement Un extrait, dissimulant l'étendue du désastre, par considération sans doute pour les familles, intéressées. Dans son ouvrage, M. Fey a traduit entièrement cette relation provenant, dit-il, d'une copie qui se trouve dans les archives du tribunal de Valence ; (Note de l'auteur).

remèdes et les ustensiles de l'hôpital se trouvaient sous les ruines de cet édifice. Le commandant du Génie et la majeure partie de son matériel étaient également ensevelis sous les décombres; les églises, la trésorerie, les casernes, la manutention avec ses provisions et presque tous les édifices, y compris la Kasba, étaient renversés. L'incendie s'alluma alors parmi les décombres entassés, et les condamnés se trouvant libres jugèrent l'occasion très propice pour se livrer au pillage. Enfin comme complément de cette affreuse situation, on put voir, dès que parut le jour, les hauteurs voisines se couvrir de Maures, qui arrivaient à la hâte, persuadés qu'à la faveur de ce désastre ils pourraient pénétrer dans la ville. Le comte de Cumbre Hermosa, secondé par le Conseil de Gouvernement, pourvut activement à tout ce qu'il était possible de faire. Il punit de la peine de mort les malfaiteurs, et parvint à l'aide de quelques exemples à arrêter les horreurs auxquelles s'étaient livrés les condamnés aux présides. Il établit des fours de campagne, et envoya en attendant faire cuire le pain à Mers El Kebir. Les troupes reçurent l'ordre de camper hors de l'enceinte, mais sous la protection des fortifications extérieures. Sur le plateau de Resalcazar, des gardes, des patrouilles et des travailleurs furent organisés; des secours furent demandés à Carthagène. Des mesures efficaces furent adoptées pour défendre les points les plus faibles, et là où le rempart était en partie croulé. A l'entrée de la nuit, l'ennemi dirigea par un feu nourri ses attaques sur différents points, mais sans le moindre succès. Bien qu'il n'y eut dans la place que 1526 hommes en état de porter les armes, leur excellente répartition, et l'énergie qu'ils montrèrent, suffirent pour repousser les audacieux efforts des Arabes. Malgré qu'on ne puisse, ainsi que le relate le comte de Cumbre Hermosa, fixer exactement le nombre des victimes du tremblement de terre dans la nuit du 8 au 9 octobre, et que la *Gazette de Madrid* l'estime à 2000, on peut sans crainte d'exagération, porter ce nombre à 3000 individus hommes femmes ou enfants de toutes classes. De l'énumération faite dans la relation précitée, il résulte que dans ce désastre périrent: le commandant général par intérim D. Basilio Gascon avec toute sa famille; le lieutenant colonel du Génie, un capitaine major, 7 capitaines, 9 lieutenants, 15 sous lieutenants, deux cadets, deux médecins, 30 soldats d'artillerie, 4 du régiment de Lisbonne; 755 de celui des Asturies; 60 de celui d'Oran; 22 employés de l'hôpital; 30 hommes de compagnie des fusiliers; 26 du régiment de Navarre; 83 condamnés; 6 Maures *Mogataces*, 283 habitants, dont beaucoup avec toute leur famille; 22 ouvriers; 2 employés de la Trésorerie; 2 curés et 2 gardes magasins d'artillerie. Le bey de Mascara, Mohamed el Kebir, se présenta immédiatement devant Oran avec des forces nombreuses et de l'artillerie, pour assiéger cette place avec vigueur. Les premiers jours se passèrent en tentatives suivies d'un tir insignifiant, le 15 octobre ils engagèrent une attaque sérieuse du côté de la tour de la Nativité et du Ravin du sang; mais ils furent rudement repoussés par le feu des batteries et par des sorties vigoureuses exécutées par diverses compagnies. Ils augmentèrent ensuite leurs travaux et renouvelèrent avec aussi peu de résultat une autre attaque dans la journée du 21. Le 23 du même mois, ils découvrirent une batterie sur le plateau de la Masetta

battant le fort de Santa-Cruz, et lancèrent des obus pour inquiéter la ville, notamment dans la direction du fort de St-Ferdinand et de l'embuscade de Gomez. Pendant ce temps les secousses de tremblement de terre continuaient; elles furent très violentes dans les journées des 25 et 26 et occasionnèrent de nombreuses ruines. Les Maures cependant, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, levèrent le camp, retirèrent leur artillerie et dans la matinée du 29 octobre s'éloignèrent dans diverses directions. Ainsi se termina ce neuvième siège qui, bien que de peu de durée, fut remarquable par la vigueur des attaques, par les circonstances critiques dans lesquelles il eût lieu et parce qu'il fut considéré comme l'avant-coureur de celui qu'ils effectuèrent peu de mois après.

C038. Oran, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, fut habitée par les Romains (*Unica colonia*), puis, successivement, par les Vandales, les Berbères, les Arabes et les Turcs. — Elle fut conquise (18 mars 1509) par les Espagnols, que le cardinal Ximénès conduisait en personne. — En 1708, elle retomba au pouvoir des Turcs. — En 1732, elle fut reprise par le comte de Mortemar, grand d'Espagne au service de Philippe V. — En 1790, un effroyable tremblement de terre, qui détruisit presque entièrement la ville et écrasa une partie de la garnison sous les ruines des casernes, décida les Espagnols à évacuer la place et à l'abandonner aux Turcs.

B011, 14 July 1878. Algérie. Notre ville d'Oran a été le théâtre, il y a près d'un siècle sous la domination espagnole, d'une de ces scènes épouvantables qui vécurent longtemps dans la mémoire d'un peuple. Dès le mois d'août 1790, on avait ressenti des secousses intermittentes accompagnées de bruits sourds qui grondaient sous le sol même occupé par la ville. Elles se succédèrent à intervalles assez rapprochés, puis diminuèrent d'intensité, du 15 septembre aux premiers jours d'octobre. Les habitants, d'abord fort inquiets, s'abandonnèrent de nouveau à une entière confiance, lorsque, dans la nuit du 8 au 9 octobre, vers une heure du matin, on sentit de légers craquements du sol, suivis tout aussi de 20 secousses violentes, précipitées, agitant le sol en mouvements désordonnés et semblant l'entraîner, avec une vitesse irrésistible, dans la direction du sud-est. Puis, comme si quelque obstacle était venu s'opposer à cet entraînement, un choc brusque et sec vint mettre fin au phénomène en ébranlant la ville entière, qui ensevelit sous ses décombres 3000 victimes humaines. Les secousses continuèrent encore jusqu'au 22 novembre, pendant près d'un mois et demi, mais sans avoir toutefois la même intensité.

B013, 1878. Bulletin de la Société de Géographie de la Provence d'Oran, t1 (1878-1881). Conférence faite à la Société de Géographie, à la séance d'inauguration le 14 juillet 1878. Algérie. Notre ville d'Oran a été le théâtre, il y a près d'un siècle sous la domination espagnole, d'une de ces scènes épouvantables qui vécurent longtemps dans la mémoire d'un peuple. Dès le mois d'août 1790, on avait ressenti des secousses intermittentes accompagnées de bruits sourds qui grondaient

sous le sol même occupé par la ville. Elles se succédèrent à intervalles assez rapprochés, puis diminuèrent d'intensité, du 15 septembre aux premiers jours d'octobre. Les habitants, d'abord fort inquiets, s'abandonnèrent de nouveau à une entière confiance, lorsque, dans la nuit du 8 au 9 octobre, vers une heure du matin, on sentit de légers craquements du sol, suivis tout aussi de 20 secousses violentes, précipitées, agitant le sol en mouvements désordonnés et semblant l'entraîner, avec une vitesse irrésistible, dans la direction du sud-est. Puis, comme si quelque obstacle était venu s'opposer à cet entraînement, un choc brusque et sec vint mettre fin au phénomène en ébranlant la ville entière, qui ensevelit sous ses décombres 3000 victimes humaines. Les secousses continuèrent encore jusqu'au 22 novembre, pendant près d'1 mois et demi, mais sans avoir toutefois la même intensité.

C077. Le Château-Neuf renferme en réalité la partie la plus ancienne des fortifications d'Oran; c'est une construction qui date évidemment du XIV siècle; sa forme est celle d'un triangle; à chaque angle est une grosse tour en belle maçonnerie les trois tours sont reliées par des courtines; de leur plateforme on jouit d'une vue magnifique sur l'ancienne ville et la Kasbah, sur le port, sur la rade et enfin sur les hauteurs qui dominant la ville à l'ouest et se terminent à la pointe de Merz-el-Kébir. Ces solides constructions ont résisté même au tremblement de terre de 1790; elles ne sont certainement pas arabes ; elles ont tout le cachet des constructions européennes de la même époque, et elles sont à mes yeux l'ouvrage de quelque ingénieur de France ou d'Italie.

C070. P. 170. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790 (1205 hég.), un affreux tremblement de terre se fit sentir à Oran et dans les environs. Il fut d'abord de vingt-deux secousses: consécutives, avec de très faibles interruptions, et se renouvela très fréquemment jusqu'au 22 novembre. Il s'ensuivit la ruine des édifices, maisons, forts et fortifications de la place, la perte du tiers de la garnison et celle d'un grand nombre d'habitants. Le reste de la garnison se trouvait dans la plus affreuse détresse : elle n'avait plus ni tentes, ni baraques, ni hôpitaux, plus même de médicaments pour les malades et les blessés; elle avait perdu ses magasins de vivres et de munitions. Pour comble de malheur, le bey de Maskara, Mohammed-el-Kebir, profitant de la consternation générale, se présenta en ennemi devant la place, et les troupes espagnoles, frappées de terreur et réduites au désespoir, allaient avoir à lutter contre une armée de 30,000 hommes. Cependant des renforts furent envoyés à Oran, de Carthagène, de Majorque et de Cordoue, et, à force d'énergie et d'habileté, le commandant-général parvint à défendre ses ruines jusqu'au mois d'août de l'année suivante. *P. 179.* Dans la nuit du 8 au 9 oct. 1790 (1205 hég.), la haute Kasba, ébranlée par le tremblement de terre, croula de toutes parts, effondrant de ses débris une partie de la ville. Mohammed-el-Kebir accourut alors de Maskara, pour prendre Oran, et tenta vainement de s'emparer de la Kasba; ce ne fut qu'à la suite de négociations

qu'il entra plus tard dans la ville et dans les forts. P. 216. Dans la nuit du 8 au 9 oct. 1790 (1205 hég.), la haute Kasba, ébranlée par le tremblement de terre, croula de toutes parts, effondrant de ses débris une partie de la ville. Mohammed el Kebir accourut alors de Maskara pour prendre Oran, tenta vainement de s'emparer de la Kasba; ce n'était qu'à la suite de négociations qu'il entra plus tard dans la ville et dans les forts.

C029. "En 1831, Oran, la sinistre et Barbare cité des Maures, des Espagnols et des Turcs, n'était qu'un amas de ruines, notamment dans les quartiers de la Marine et de la Blanca en partie détruits par le tremblement de terre de 1790. Les fortifications, les édifices publics, les aqueducs, les fontaines, la voirie, avaient été entièrement négligés pendant la période turque et se trouvaient dans le plus déplorable état. Tout était à créer et c'était sur ces ruines que la France allait placer le berceau de cette fière et vaillante Oran".

C003. Après avoir évité, comme nous venons de le raconter, les maux de la guerre, les habitants de Tlemcen ne purent échapper à deux fléaux non moins redoutables, la peste, qui en 1786 ravagea le Nord de l'Afrique depuis Alexandrie jusqu'au Maroc, et la famine qui sévit, en particulier, à Alger et dans toute la partie occidentale de la Régence. Ajoutez à ces horribles fléaux un tremblement de terre, qui fit de la ville d'Oran un amas de ruines, se fit sentir jusqu'à Tlemcen et répandit l'épouvante même chez les Douaires et les Arabes qui campaient dans la contrée.

C044. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, à une heure du matin, un terrible tremblement de terre renversa en trois minutes presque toutes les maisons d'Oran, les fortifications, les églises et les monuments publics; plus de trois mille personnes furent écrasées sous les décombres. Le Gouverneur intérimaire, Don Nicolas Garcia, colonel du régiment des Asturies, fut enseveli sous les ruines de l'Alcazar avec sa famille et presque tout son régiment. En même temps, le feu prit au Brillant, vaisseau de soixante-quatorze canons; on le carénait aux flambeaux pendant la nuit du désastre; l'incendie s'alluma et se répandit avec rapidité dans la ville, peut-être à l'aide des malfaiteurs, qui profitèrent du désordre à un tel point que le Commandant Général put dire avec vérité dans son rapport : « les gens de mauvaise vie pillèrent les maisons les plus riches, en sorte que, si l'ennemi eut saccagé la ville, les malheureux colons n'eussent pas été plus complètement ruinés. La prompte répression de ces excès et l'exemple réitéré des châtiments, la vigilance et la sévérité déployée contre les malfaiteurs, rien ne put les arrêter. » Les secousses durèrent jusqu'au 22 novembre, et recommencèrent le 6 janvier suivant. Dès le premier jour, les contingents de Mohammed avaient attaqué Oran par toutes les brèches des murailles ; M. do Cumbro-Hermosa, qui avait pris le commandement, ne put réunir que mille cinq cent vingt-six hommes valides; il s'en servit avec courage et intelligence, livrant jusqu'au 17 une multitude de petits combats, dans l'intervalle

desquels il réparait les fortifications le mieux possible, construisait de nouvelles batteries, si bien qu'il put opposer une vigoureuse défense à Mohammed ben Osman qui lui donna l'assaut pendant douze jours, à la tête de dix-huit mille hommes ; le 26, il était arrivé d'Espagne un renfort de sept mille soldats, des tentes et des provisions. Le Bey, vivement repoussé le 29, reprit ses campements dans le voisinage de la place, et demanda à Alger des renforts qui ne lui furent pas envoyés ; car on s'y méfiait de son ambition, et on ne tenait pas à accroître sa popularité en l'aidant à prendre de vive force une ville qui devait fatalement être acquise à l'Odjeac. Réduit à ses propres troupes, il escarmoucha dans la plaine et sous les remparts pendant le printemps et l'été de 1791 ; les affaires les plus chaudes furent celles des 3 et 9 mai, du 23 juillet, du 17 et du 18 septembre, jour d'un assaut général bravement repoussé. Le chevalier de Torcy, des gardes wallonnes, s'y distingua tout particulièrement par son courage.

C061. P.431-432. Grand tremblement de terre d'Oran. Dans le courant du mois d'août 1790, plusieurs secousses de tremblement de terre se produisirent à Oran. La population, déjà inquiète des préparatifs du Dey, en fut particulièrement troublée; mais elle reprit confiance dans la deuxième quinzaine de septembre, par suite de la cessation du phénomène. Durant la nuit du 8 au 9 octobre, après une journée de chaleur accablante, les secousses recommencèrent, vers une heure du matin. En un instant toute la population fut debout; mais les trépидations se succédèrent avec une violence inouïe, sans pour ainsi dire d'interruption. Le sol, dit un témoin, s'abaissait, se soulevait et semblait se diriger avec une vitesse irrésistible dans la direction du sud-est; puis, comme par le fait d'un choc brusque et sec, ébranlait toute la ville et ses énormes murailles par un monstrueux mouvement de recul. La 21e et, enfin, la 22e secousse achevèrent l'œuvre de destruction. La ville était entièrement renversée et un grand nombre d'habitants gisaient écrasés sous ses ruines. Le gouverneur, avec toute sa famille et une partie de son régiment, étaient morts. Ce fut au brigadier de Cumbre Hermosa, colonel du régiment de Navarre, que le commandement échut dans cette triste conjoncture. Tous les médecins, dit le général de Sandoval, avaient péri; les remèdes et les ustensiles de l'hôpital se trouvaient sous les ruines de cet édifice. Le commandant du génie et la plus grande partie de son matériel était également enseveli sous les décombres les églises, la trésorerie, les casernes, la manutention, avec ses provisions, et presque tous les édifices, y compris la Kasba, étaient renversés. L'incendie s'alluma alors parmi les décombres entassés, et les condamnés, se trouvant libres, jugèrent l'occasion propice pour se livrer au pillage. Le nombre des victimes peut être évalué à 2,000 personnes de tout âge et de tout sexe trois officiers supérieurs, 31 capitaines, lieutenants et sous-lieutenants, deux médecins, environ 900 soldats et le reste d'employés, de religieux et de condamnés. Les survivants, terrifiés, erraient, parmi les ruines, cherchant des parents, des amis, des valeurs, des vivres, car les subsistances manquaient, et, pour comble de malheur, la

source qui alimente Oran était tarie. Le comte de Hermosa se multiplia afin de faire donner des secours aux blessés, enterrer les morts, se procurer des vivres. Les survivants furent établis sur l'emplacement du boulevard Oudinot actuel, qui était en dehors de la ville; ils y construisirent des abris en planches et il fut interdit à tout homme valide de s'en écarter bientôt, les secours en vivres et des renforts furent envoyés d'Espagne; les secousses continuaient, mais moins fortes; elles devaient durer jusqu'au 22 novembre.

C078. Chapitre V. Le tremblement de terre de 1790. Nous revînmes à l'hôtel par des rues originales passant les unes sous les autres, se rattachant par des escaliers, et dont les maisons, généralement tournées vers la mer, s'élèvent parfois à des hauteurs inquiétantes. Ceci me remit en mémoire le fameux tremblement de terre dont mon père m'avait touché un mot la veille, et, en déjeunant, je ne pus m'empêcher de dire : « Puisqu'Oran a été ruinée par un tremblement de terre à la fin du siècle dernier, comment se fait-il qu'on ne craigne pas d'y faire des constructions aussi hardies que celles que nous venons de voir sur plusieurs points de la ville? — Que veux-tu? Mon fils, me répondit-il, les hommes oublient vite, et pourtant ce fut quelque chose d'épouvantable que le tremblement de terre qui eut lieu à Oran en 1790. — Ah! Papa, m'écriai-je, je t'en prie, parle-moi un peu de ce terrible événement. — Volontiers, » dit mon père, et, après un court silence, il s'exprima à peu près en ces termes : « Cela commença par de légères secousses et des bruits sourds. « A partir des premiers jours de septembre 1790, la population fut plongée dans une vive anxiété. « Puis il y eut une espèce de répit, quinze jours de calme, calme trompeur, comme celui qui précède les grandes tempêtes. « La journée du 8 octobre avait été particulièrement lourde et fatigante. La nuit tomba sans que la brise qui se lève ordinairement sur la mer vînt rafraîchir l'atmosphère. « Les habitants s'étaient endormis, et un profond silence s'était fait sur la ville, silence rompu seulement par le cri lugubre des veilleurs de nuit, quand, vers une heure du matin, on sentit soudain le sol osciller, pendant qu'un grondement formidable, pareil au roulement du tonnerre, se faisait entendre. « Tout le monde se réveille, surpris et effrayé. Mais que faire? D'ailleurs, le temps et le sang-froid manquent. Les secousses, brusques, violentes, se succèdent avec rapidité. A la vingt-deuxième, toutes les maisons de la ville sont renversées et ne présentent plus qu'un amas de ruines. « Les plaintes, les gémissements, les cris de détresse des habitants remplissent les airs. « Les uns sont étouffés clans leurs lits, les autres écrasés par des pans de mur; ceux qui ont réussi à s'échapper de leurs habitations se réfugient sur les places publiques. Les bâtiments de la Casba sont horriblement remués. Ceux situés à la partie supérieure des pentes sont projetés avec fracas sur ceux de la partie inférieure. Le gouverneur, général espagnol, don Nicolas Garcia, sa famille et son entourage, sont au nombre des victimes. « J'ai lu dans l'histoire d'Oran que, sur sept cent soixante-cinq hommes d'un régiment espagnol, le régiment des Asturies, vingt seulement purent échapper à la mort. « Au milieu

du deuil public, les survivants réclamaient à grands cris qu'on leur ouvrît les portes de la ville, afin de pouvoir fuir dans la campagne et se soustraire ainsi à la chute des édifices, partout ébranlés. Mais les clefs de la ville et une partie de la maison du gouverneur étaient ensevelies sous les ruines de l'église métropolitaine. « Il fallut donc bon gré mal gré rester dans la place, parmi les murailles encore debout et qui, à chaque commotion du sol, oscillaient d'une manière effrayante. « Quand le comte de Cumbre-Hermosa eut acquis la certitude que le gouverneur général était mort, il prit aussitôt le commandement et prescrivit les mesures les plus rigoureuses pour sauver ceux qui jusqu'alors avaient eu le bonheur d'être épargnés. « Mais c'était bien difficile, car, pendant cette nuit fatale, le feu s'était communiqué aux habitations, et c'était à la sinistre lueur des incendies qu'elles s'étaient écroulées. « Le lendemain, quand le soleil parut et éclaira ces décombres fumants sous lesquels étaient enfouis trois mille cadavres, ce fut un spectacle d'une désolation inouïe. « Il n'y avait plus ni tentes, ni baraques, ni hôpitaux; les médicaments étaient enterrés, les médecins morts ou blessés. Les vivres manquaient. Il restait bien de la farine, mais pas de fours pour faire cuire le pain. « Les infortunés survivants étaient parqués à ciel ouvert, nus ou presque nus, car, dans leur précipitation, ils n'avaient pu songer à se couvrir. « Pour comble de malheur, le bey de Mascara, Mohammed-el-Kébir, profitant de la consternation générale, vint attaquer Oran. Après diverses péripéties et négociations qui ne durèrent pas moins de dix-huit mois, les Espagnols capitulèrent. « Quand les derniers d'entre eux montèrent sur les navires qui devaient les ramener dans leur patrie, le bey Mohammed, placé sur une des collines qui environnent Oran, fit tirer d'innombrables salves d'artillerie, auxquelles d'immenses acclamations de la foule se mêlèrent. Puis, précédé des fanfares guerrières et des bannières de l'Islam flottant joyeusement sous les rayons du soleil africain, il entra à cheval dans la ville et en prit solennellement possession. « Et voilà, conclut mon père, comment d'espagnole Oran devint turque, en attendant qu'elle devînt française. — Je te remercie, lui dis-je, de m'avoir fait cette petite leçon d'histoire. Mais, c'est égal, à la place des habitants de certaines maisons d'Oran, je ne serais pas plus rassuré que cela. C'est très joli de grands monuments publics, des maisons particulières à trois et à quatre étages, quand on est sûr que le sol ne bouge pas. Mais à Oran, après ce qui s'est passé il y a moins d'un siècle, je pense qu'il faut une certaine dose d'insouciance et de témérité pour dormir tranquille dans les hautes habitations en pierre que j'y ai remarquées. — Tu as peut-être raison, mon fils, mais les Oranais sont bien trop affairés pour s'inquiéter d'éventualités de ce genre. Si le sol s'agitait de nouveau, ils en prendraient héroïquement leur parti en répétant ce mot, qu'ils ont appris des Arabes : C'était écrit. »

A071, Thursday 23 May 1889. 10 octobre 1790 - Nous reproduisons ci-dessous un article de la Revue Algérienne relatant les événements qui se sont passés à Oran, le 10 octobre 1790 : Un ciel très pur, plein d'un ruissellement d'or, mais pas un souffle de vent, pas un brin de brise ne vient soulever

les chevelures des dattiers, ou ployer les grands candélabres des aloès. Il tombe de ce ciel si beau un air embrasé. L'odeur forte des thym et des lavandes sèches, monte captivante du sein des touffes de palmiers nains. De rares papillons volèrent lourdement, rasant le sol du bout de leurs ailes. La mer, sans une larme, sans une raie d'écume, meurt paresseusement sur la plage. Elle semble lasse, et son onde ne chante plus. Des goélands tournoient au-dessus d'un banc de sardines ; une bande d'oiseaux piaillent là-haut, au zénith. Les arabes, affaissés sur le sol dorment, roulés dans leurs burnous, à l'ombre des tentes, près des chevaux haletants et des chiens exténués. Oran, ramassé au pied du pic d'Aïdour, souffre sous cette fournaise. Les portes des maisons sont closes. Personne ne s'aventure dans les rues étroites où l'air manque et où le soleil aveuglant rend les murs aussi chauds que les parois d'un four. On attend le soir impatientement... Il arrive. Et la brise ne descend pas sur la malheureuse ville, assoiffée de son haleine rafraichissante. A neuf heures, tout dort dans la cité espagnole. Seules, les sentinelles veillent dans les forts et les crieurs de nuit parcoururent les rues. Sous le dôme étoilé, luisant, profond, d'où tombe sur la terre lasse une chaleur de brasier, les voix des factionnaires et des crieurs retentissent dans le grand silence avec d'étranges sonorités... Minuit sonne. Le jour terrible du 10 octobre se lève. Sous la croûte de cette desséchée, des frémissements passent. Nul n'y fait attention car, depuis plus d'un mois, les Oranais sont habitués à sentir leur vieux sol tressaillir sous leurs pieds... Une heure s'écroule. Et alors un grondement sourd comme celui de cent lions dans la caverne, ébranle la ville, puis vingt-deux secousses, pressées, saccadées, horribles, se succèdent. A la vingtième, les habitants cherchent un refuge dans la fuite ; à la vingt-deuxième, la destruction de la ville est consommée. Presque toutes les constructions deviennent monceaux de ruines. Le palais du gouverneur, la haute Casbah, n'existent plus. Trois mille personnes gisent sous les décombres, d'ou sortent des torrents de flammes et des cris déchirants. Le colonel don Nicolas Garcia, gouverneur par intérim, toute sa famille, tout son entourage, sept cent soixante hommes du régiment des Asturies sont là, écrasés par la masse gigantesque du palais effondré sur eux... Les Arabes qui l'ont vue à l'aurore, la pauvre ville agonisante, se sont dit : - A nous maintenant, à nous d'en redevenir maîtres. Ils l'ont eue ! ... et bien des années encore elle est restée sous leur domination. Mais il n'appartenait pas plus au croissant maure qu'au drapeau espagnol d'en faire la ville florissante que vous connaissez. Pour lui donner l'essor, il fallait que les trois couleurs de notre drapeau vinsent flotter sur les tours du Châteauneuf. [Marguerite Roch]

C102. Oran, plus espagnole aujourd'hui que française, et en même temps arabe, juive et nègre, est une place très commerçante et qui grandit à vue d'œil; elle est pressée dans des ravines, penchée sur des talus, assise sur des plateaux, juchée sur des escarpements dominés par les rochers nus et les pins d'Alep de la naissante forêt de Santa-Cruz. Un tremblement de terre la culbuta vers la fin du siècle dernier. Commencé par des secousses terribles dans une nuit d'octobre 1790, il se continua

pendant plus de quarante jours, jusque vers la fin de novembre. De la ville, il fit une ruine, çà et là presque une poussière, et ce fut la mort d'un grand millier d'hommes. Mais ses convulsions n'eurent pas la force de fendre les châteaux puissants bâtis sur les ressauts de la montagne par les Espagnols, alors ses maîtres, et ces beaux *castillos* la surveillent encore. Du bord de la Méditerranée, Oran monte en amphithéâtre jusqu'au plateau que couvrent ses quartiers du sud. Avant le tremblement de terre de 1790, il y avait 8 000 à 10 000 habitants, dont 2 200 *presidarios* ou galériens, dans la *Corte Chica*, la « Petite Cour », la « Petite Capitale », alors surnom d'Oran, parce que, dit la chronique du temps, on se divertissait à merveille dans cette ville toujours bloquée par l'infidèle et souvent attaquée, mais admirablement défendue par les boulets sortis en sifflant de ses hauts châteaux forts. Quant à l'Oran de 1831, à peine était-ce un gros village déhanché, nu, croulant, misérable, avec quelque trois mille Oranais, plus de neuf cents ans après la naissance de la ville, fondée en 902.

C058. Ce n'était point d'ailleurs la première fois qu'aux jours de deuil la Reine du ciel intervenait en faveur de notre cité. Elle l'avait déjà fait, d'une manière vraiment providentielle en 1790, au moment même où les 22 secousses consécutives du tremblement de terre, du 8 ou 9 octobre, portant ta terreur à son comble, ensevelissaient sous les décombres 3,000 victimes et consumaient la ruine de la ville. Pendant cette nuit terrible, le Très Saint Sacrement était exposé dans l'église des Dominicains à cause de la neuvaine du Rosaire. Dans une des convulsions du sol, l'édifice tout entier s'écroula et une statue de Notre- Dame suivit, dans leur chute, les murs qui la portaient. Mais en tombant elle demeura dans l'altitude suppliante d'une mère qui intercède pour ses enfants, le visage tourné vers le trône où rayonnait l'Eucharistie. C'est à l'intervention de la Reine du ciel que les survivants de cette nuit affreuse attribuèrent unanimement de n'être point devenus les esclaves des Turcs, après avoir été les victimes des convulsions de la nature. A l'époque du choléra de 1819, il existait encore à Oran quelques anciens ayant assisté aux scènes d'horreur de 1790. Témoins de l'événement miraculeux dont nous parlons, ils en attestaient l'authenticité. Nous en avons du reste une preuve irrécusable dans le rapport adressé au roi « l'Espagne, Charles IV, par le comte de Cumbre Hermosa, au sujet de cette épouvantable catastrophe qui marqua la fin de la domination espagnole sur les côtes barbaresques. Nous lisons en effet dans ce rapport dont l'original se trouve dans les archives de la bibliothèque royale de Valence où il est inscrit sous le numéro 20137: « Le Seigneur infiniment miséricordieux eut pitié de nos malheurs. Fléchi par l'intercession de sa très sainte Mère la Vierge du Rosaire — dont la statue était tombée parmi les ruines de l'église, le visage tourné vers le trône où était exposé le Saint-Sacrement à cause de la neuvaine — Dieu permit qu'au milieu d'un si grand châtement nous ne fussions pas entièrement désarmés et que nous pussions nous soustraire à l'esclavage, notre seule alternative, avec la mort que nous recelions dans nos murs. »

C072. P.12-15. Les Espagnols réparèrent et accrurent les défenses de la place. Sous leur domination, Oran, ne faillant point à ses glorieux souvenirs, repoussa plusieurs attaques des beys de Mascara ou des sultans marocains; mais tout commerce s'en éloigna et la ville était déjà fort déchue lorsque, dans la nuit du 8 ou 9 octobre 1790, un tremblement de terre vint la réduire au plus triste état. — Enfermés dans des maisons sans jardins, presque sans cours, ouvrant pour la plupart sur des ruelles obstruées par les décombres, les habitants, réveillés en sursaut, ne savent d'abord où fuir, comment se sauver. Autour d'eux, les lampes et les foyers renversés allument mille incendies. Des oscillations légères, semblables aux échos de la première secousse, font crouler les murailles que celle-ci avait ébranlées. Dans l'immense désarroi, demeurer ou partir semble également périlleux. Bientôt pourtant la place d'armes, située au centre de la ville, devient le lieu d'asile général. La foule entoure les prêtres qui la bénissent et l'absolvent. Revenus de leur premier effroi, beaucoup d'habitants cherchent en vain à gagner la campagne: les clefs des portes sont perdues et les vantaux énormes résistent à tous les efforts. Enfin, le jour paraît. Le général comte de Cumbre-Hermosa, remplaçant le gouverneur écrasé sous les ruines de son palais, met quelque ordre dans la cité et envoie un navire demander aide en Espagne. La consternation est sans bornes. Tout manque: abris, vivres, médicaments. En outre, des Arabes se montrent aux alentours, examinent, rôdent, rapinent, brigandent et commencent de harceler les Oranais. Déjà le bey de Mascara est en marche pour assiéger la ville. Il arrive en même temps que les renforts envoyés d'Espagne. Ses attaques, d'abord ralenties par l'hiver, deviennent, au printemps, de plus en plus ardentes. La place se défend toujours bien. On remarque, parmi les meilleures troupes, le régiment des gardes wallonnes, commandé par l'héroïque chevalier de Torcy⁵. Mais toute vaillance est inutile. L'Espagne vient d'entrer dans la coalition contre la France (1791); ses forces affaiblies, ses finances épuisées, son gouvernement en décadence ne lui permettent plus de soutenir plusieurs guerres à la fois. Elle renonce à défendre Oran et, par un traité conclu le 12 septembre 1791, cède la ville, ainsi que Mers el-Kebir, au dey d'Alger, sous la seule réserve de quelques avantages commerciaux. Au commencement de l'année suivante, le fils du bey de Mascara vint recevoir les clefs d'Oran. En traversant la cité, il s'arrêta près des fontaines publiques, remplit de leurs eaux plusieurs outres et les envoya au dey d'Alger comme un étrange et poétique symbole de possession.

B081, Saturday 18 April 1908. Macabre découverte. En déblayant un amas de terres derrière la caserne des Ouvriers d'Administration, rue Charles-Quint, les militaires occupés à ce travail, ont mis à jour de nombreux squelettes humains. On croit se trouver en présence des restes de soldats

⁵ Le chevalier de Torcy, né en 1770, au château de Torcy, en Flandre, vécut jusqu'en 1852. M. Fey, dans son *Histoire d'Oran*, publiée en 1858, mais préparée depuis longtemps, raconte qu'il doit au chevalier de Torcy quelques détails sur Oran.

espagnols ensevelis sous un éboulement au moment du tremblement de terre qui détruisit Oran en octobre 1790.

C062. "La ruine d'Oran du 9 octobre 1790 fut absolument limité à un mince tombeau d'alluvions compris entre les hauteurs de Santa Cruz et du Château Neuf qui ne paraissent pas avoir été atteintes. La partie extérieure de la Kasbah dont on apercevait encore en 1889 les anciennes murailles au sortir du boulevard Malakoff, les remparts de l'ouest et les maisons qui les bordent, enfin le quartier juif au sud, construits sur la roche elle-même ont beaucoup moins souffert que la basse ville.

A045, 29 November 1924. Après Alger, Oran... Ces jours derniers, de fortes secousses sismiques étaient ressenties à Oran. Cet événement n'a pas été sans rappeler à ceux qui connaissent l'Histoire de l'Algérie d'avant la conquête que, quarante ans avant notre arrivée, la grande cité de l'Ouest algérien avait été presque détruite par un tremblement de terre. Ce fut, narre le Colonel Lapène, une nuit bien sinistre que celle du 9 octobre 1790, dans cette ville d'insouciance, de désœuvrement et de plaisir, occupés par les espagnols depuis 60 ans, sur la rive africaine et qu'ils appelaient la petite cours (corte chica), le sommeil fut terrible pour le plus grand nombre et réveil fut plus terrible encore; ce réveil c'était l'éternité. Le 9 octobre 1790 à minuit précis, eut lieu à Oran, la première secousse d'un horrible tremblement de terre. Cette secousse fut suivie de 21 autres, et la dernière la plus forte, fut telle qu'on put à peine se tenir debout. Toutes les constructions un peu vieilles furent renversées et dans le nombre des fortifications du Château Vieux les plus anciennes et les moins bien établies. Mais les édifices plus modernes sur la rive droite du ravin qui partage Oran en deux villes résistèrent. Sur une population tant militaire que civile de 7000 âmes non compris les 5 000 galériens, la moitié furent ensevelis sous les décombres. Dans une caserne située à la vieille Casbah (Vieux Château) 20 hommes seulement sur un régiment entier s'étant placés par instinct de conservation sous les arceaux des portes et des croisées, échappèrent à la catastrophe. Le gouverneur qui résidait dans ce quartier, et le général commandant les troupes, furent au nombre des morts. L'hôpital était renversé; on ne trouva d'autre abri pour mettre les malades en sûreté que les magasins indestructibles, taillés dans le roc, le long du quai de débarquement. Près de deux tiers de la ville avaient été détruits. Ce qui restait de la population, abandonnant des ruines infectes, reçut ordre de venir camper sur le terrain, alors libre, qui s'étend du château-neuf ou nouvelle casbah, au fort Saint-André. Là des tentes et abris en planches furent dressés, pour recevoir les soldats et la faible portion d'habitants qui survivaient à l'horrible catastrophe. Ce tragique événement ne fut sans doute pas étranger à la décision que prenait le roi d'Espagne deux ans plus tard et qui fait songer aux événements actuels du Rif : l'évacuation d'Oran.

B064, vol. 71, 1930, 257-299. 29 mai 1790. Don Basilio Gascon, brigadier, Colonel du Régiment des Asturies, reste à la tête des deux Places (Oran et Mers El Kébir). Mais le 9 octobre, peu après une heure du matin, se produit un tremblement de terre qui en quelques minutes, détruit une partie de la ville d'Oran et ensevelit sous les décombres des édifices écroulés, des centaines de personnes, presque tout le Régiment des Asturies et le Gouverneur lui même avec sa famille. 9 octobre. Le Comte de Cumbre Hermosa, Brigadier et Colonel du Régiment d'Infanterie de Navarre, prend le commandement, s'occupe de réparer les désastres, d'ensevelir les morts, de soigner les blessés, de remettre la Place en état de défense et de repousser les attaques du Bey de Mascara, Mohamed el Kébir qui, à la nouvelle de la catastrophe, est accouru avec ses troupes et assiège Oran. Quelques semaines après, le comte, promu Maréchal de Camp, rentre en Espagne.

B064, vol. 79, N°2, 665-686 (1936). The author of the article published in this periodical and entitled "Ce qui subsiste de l'Oran espagnol" (all the remains from the Spanish Oran) is Pestemaldjoglou A. La Casbah ou citadelle, que les Espagnols appelaient Alcazaba, remonte vraisemblablement à l'origine même de la ville. Le promontoire dominant la cité et entouré de deux ravins profonds en désignait l'emplacement. Les clefs qu'en 1509, après la prise d'Oran, le gouvernement arabe remit au cardinal Ximénès, sont le seul reste de la Casbah antérieure à la conquête Espagnole: ceux-ci la reconstruisirent de fond en comble au cours du XVIe siècle. Pendant la première occupation turque Bou Chelaghram y établit sa résidence; les bâtiments Nord qui regardent la ville doivent lui être attribués; le tribunal militaire serait son ancien harem. Au XVIIIe siècle, les Espagnols y firent de grands travaux de défense et bâtirent dans la partie supérieure, vers l'emplacement de la caserne française, le palais du gouverneur, les services du gouvernement et un quartier pour la troupe, tous les édifices que détruisit le tremblement de terre de 1790.

C088. 1790, Tremblement de terre et prédominance turque. Malgré tout, en enrôlant de force dans la péninsule ibérique, les soldats de la garnison, les Espagnols se maintiennent tant bien que mal jusqu'au cataclysme de 1790. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, les habitants ressentent les vingt-deux secousses d'un tremblement de terre. " Toutes les constructions un peu anciennes, les deux tiers de la " ville, sont renversées, notamment les fortifications du Château Vieux " (Vieille Casbah), mais les édifices plus récents de la rive droite du Ravin Ras el Ain résistent ". Sur une population, tant civile que militaire, de 8.000 âmes non compris 2.000 galériens, plus de la moitié sont ensevelis sous les décombres. Les rescapés campent sous des tentes ou dans des abris en planches entre le Château Neuf et le fort Saint-André. En remarquant que les édifices résistèrent sur la rive droite du ravin (à l'Ouest de la Préfecture actuelle), on peut se demander s'il ne s'agit pas plutôt d'un gigantesque effondrement de terrain, comparable aux plissements plus localisés qui

affectent périodiquement aujourd'hui, le quartier actuel de la Calère et certaines villas de la route d'Oran à Mers-el-Kébir. Aussitôt, le Bey turc et les tribus profitent de la confusion et assiègent la ville, qui n'est plus défendue que par 15.000 hommes. Le roi d'Espagne Charles IV fait lui-même des ouvertures au gouvernement turc d'Alger. Le traité, signé le 12 septembre 1792, entraîne l'évacuation et la prise en possession de la ville par les Turcs, en mars 1792. Bientôt après, il ne reste plus à Oran qu'un seul habitant européen, un Parisien, ancien soldat de l'armée espagnole, qui devient joaillier du bey et que nos soldats retrouvèrent en 1830. La ville déserte se repeuple d'aventuriers venus de tous les points de l'Oranie, attirés par les dépouilles espagnoles et par les franchises d'impôts, accordées aux membres des tribus moghzen. Pour remplacer les commerçants espagnols, les Turcs attirèrent une communauté israélite dont les membres viennent de Mostaganem, Mascara, Nédroma et Tlemcen. Le Bey Mohamed el Kébir leur vend, pour 800.000 francs (valeur de 1948), un vaste emplacement couvert de baraques en bois, entre le ravin Ras el Aïn et la rue des Jardins (le quartier actuel de la, rue d'Austerlitz), et leur concède à titre gratuit un terrain pour cimetière à Sidi Chaaban (cimetière israélite actuel). En 1797, le voyageur anglais Shaw visite Oran. C'est alors une ville fortifiée de 25 hectares, peuplée de 12.000 habitants, alimentée en eau douce par la source du ravin Ras el Ain, dont la vallée est plantée d'orangers et de bosquets. La ville est défendue par les forts espagnols, qui ont été en partie restaurés. Les Beys d'Oran sont victimes, soit de la jalousie ombrageuse des Deys d'Alger, soit des révolutions de palais et des exactions des fonctionnaires turcs qui gardent en partie pour eux les lourds impôts levés par la force sur les populations indigènes. Oran, résidence du Bey, avec son palais (Château Neuf), son harem (Tribunal militaire actuel) et sa maison militaire (Casbah), possède trois mosquées.

C073. Reportons nous aux cartes sismologiques (par exemple celle de l'Atlas d'Algérie) et il est facile de constater quelle instabilité est le sort de la région oranaise..... Empruntons au hasard quelques lignes au Dr Bories, décrivant le tremblement de terre d'Arzew (juillet-août 1912). "le 24 juillet,, il se produisit brusquement un fort bruit donnant l'impression d'une violente explosion ...suivie de grondements souterrains et de vibrations en tous les sens du sol et des immeubles....; la secousse a été ressentie sur mer...., par des pêcheurs ou promeneurs en barque. Tous ont ressenti comme une projection de bas en haut ; quelques uns ont eu l'impression que leur barque venait de toucher brusquement le fond... (Dr Bories, le tremblement de terre d'Arzew, p. 410-411). (Puis en note infrapaginale) "Depuis un an, des secousses plus ou moins profondes avaient été ressenties sur le territoire d'Oran, mais celle du mois d'octobre 1790 fut une oscillation terrible du sol, laquelle renversa la plupart des édifices et fit périr 1000 personnes environ, atteintes par la chute des pierres ou écrasées sous les décombres de leurs habitations. Les remparts de la ville, bien qu'ébranlés et lézardés en beaucoup d'endroits ne croulèrent pas...." M. Melchior-Tiran, Notice sur Oran pendant

l'occupation espagnole, 1er janvier 1847, in Archives de la Guerre, Château de Vincennes. Manuscrit (copie calligraphiée), 21p.; cf. p. 14. L'auteur de cette note, chargé par le ministère de la Guerre de faire des recherches en Espagne, relatives à Oran, poursuit en insistant sur ces phénomènes: "depuis le terrible malheur survenu dans la nuit du 8 au 9 octobre...les secousses souterraines se succédaient sans interruption. Chaque jour et souvent deux fois en 24h. On éprouvait des commotions violentes, qui renversaient le peu de maisons restées debout.... On atteignit ainsi le printemps de l'année 1793, car cette affreuse situation dura près de 3 ans...(p. 17).

D018.

وتدخل القدر مرة أخرى، كما تدخل قبل ذلك مرارا فوق أديم الأرض الجزائرية، فيسر نصر المجاهدين، وزاد في فداحة النكبة لأعدائهم.

ذلك أنه في الليلة ما بين 8 و 9 أكتوبر، 1790، على الساعة الواحدة صباحاً، وقعت بمدينة وهران هزة أرضية عنيفة جداً، دامت 3 دقائق حطمت كل منازل وهران تقريباً، و الحقت بالحصون و القلاع و الكنائس اضراراً بالغة، ومات تحت الأنقاض، ثلاثة آلاف نسمة من سكانها وجندها، ومن بينهم الحاكم العام الإسباني بالنيابة دون نيكولا غارسيا، و التهمت النيران بعض السفن و أماكن أخرى.

D008.

زلزال مدينة وهران و كان السبب في شروع هذا القتال ضد الاسبان بسرعة هي المصيبة العظمى التي أصابت وهران وقتئذ بالزلزلة التي خربت جل البلاد و مات بها خلق كثير في ليلة الجمعة التي هي صبيحة اليوم الأول من صفر في الساعة الواحدة بعد نصف الليل، خرجت زلزلة شديدة مفرعة على حين غفلة و دامت دقائق ثم سكنت نحو الساعة و جدت مرات مترادفة قريبة من بعضها البعض، فاستيقظ أهل المدينة من نومهم فازعين و هم يمجون في التردد من مكان الى مكان لتخليص أنفسهم من رجفها المحيط بهم، و لما تزعزعت الديار من أساسها و صارت تميل على بعضها و تسقط على رؤوسهم بضعضعة عظيمة مات بها على ما ينيف على ثلاثة آلاف نفس تحت الردم و مات حاكم وهران قيقرنور أصبانيا مع كافة عياله بتلك الواقعة الربانية. و اما المتخلصون من البلاد التجأوا الى قمة كانت هناك بوسط البلد عراة أكثرهم مصاب بالجراحات فمنهم من تكسر و منهم من تشدخ و منهم من أدمى. ولما لاح الفجر تركوا تلك المواطن المحزنة والتجئوا الى الأماكن الخالية منا لبناء بين الأبراج وكانت الزلازل تترادف سوايح وتحرك فزعهم فتسمع لأصوات الناس نداء ولسقوط الديار دوى عظيم، وأن هذه الزلزلة أصابت جميع العمالة لكن شدة قوتها في مدينة وهران. و قد شاهد الناس وقتئذ عيونا غارت في الأرض بعد أن كانت سائلة و لما نبعت بعد أيام خرج منها ماء محمر كلون الدم. غير أن الأسوار و الأبراج ثبتت في مكانها و ما أصابها غير قليل الفساد.

D013.

عرفت البلاد الجزائرية أثناء العهد العثماني سلسلة من الهزات الأرضية العنيفة التي [...] حدثت عدة زلازل منها زلازل وهران عام 1790، والذي ساعد على ازدياد الضغط الجزائري على المرسى الكبير و وهران، واسترجاعها من أيدي الاسبان عام 1792، وقد كان هذا الزلزال من الشدة بحيث قضى على 1000 شخص تحت الأنقاض وأدى الى انقطاع المياه من العيون والينابيع، مثل مياه منبع رأس الغزيرة التي جفت بسبب شدة الهزات الأرضية.

D002.

- ثم كان في اليوم الأخير من المحرم 9/1205هـ أكتوبر م أن حدث اهتزاز أرضي عظيم من أثر زلزال مدمر قضى على مباني مدينة وهران كله تقريباً واصيب من مفعوله نحو ثلاثة آلاف نسمة، ويومئذ اقتنص الاسبان هذه الفرصة التي حتمتها الأقدار فأظهروا وكان اخلاء المدينة كان أمراً محتوماً خارج ارادتهم فأخلوها واحتلها الأتراك

C023. ".....an earthquake one fatal night buried thousands of the inhabitants under the ruins of their houses, and, though the forts were not irreparably shaken, the Spaniards got tired of the place, and consigned Oran and its province by treaty to the Dey of Algiers. After calling on the British vice-consul, Mr. Dalzell, I ascended to what is called the New Casbah (in contradiction to an older one that is now half in ruins), and paid my respects to the Commandant, general Trezel. This new Casbah has handsome ramparts, batteries commanding the sea and the town, a deep ditch with a counterscarp, and the remains of a covered way. Here are barracks for five hundred infantry and two hundred cavalry. In all the courts, there are fountains and jets-d'eau. The gate of entrance is entirely of hewn stone, and is a superb piece of architecture, if I may coin a word, on peach, and almond, and orange blossoms".

D015.

(ص264) وأختلف في كيفية فتحها على ثلاثة أقوال: قال بعضهم أن الأمير فتحها عنوة ودخلها بعد الزوال. وقال آخر أنها فتحت بشدة الزلزال الحالة بها في كل حين ففر منها النصارى دون علم من المسلمين ولما ذهب الطلبة ليلاً للاختلاس والتجسس. لم يجدوا أحداً عند أبوابها ولا بها حس ولا حسيب. فتسوروا عليها من جهة رأس العين ودخلوها، فوجدوها خاوية على عروشها ثم جالوها مفرقي أحدهم المنارة ورجع صوته بالأذان....
(ص266) ولما اصطاح الأمير محمد بن عثمان مع نصارى وهران، على رفع القتال عنهم يخرجون منها في أمان، صاروا يخربون بنيانها بالألغام. نكاية منهم للمسلمين بالاحتكام....

D017

وفي يومي 8 و-9 أكتوبر 1790 تعرضت وهران لزلزال مدمر خرب أكثر من ثلثيها، وقتل أكثر من ثلاثة آلاف شخص من سكانها الاسبان، واغتتم البعض منهم الفرصة لممارسة النهب والسلب لبيوت الأثرياء من اخوانهم وزملائهم. وبالطبع فإن هذا الزلزال حطم معنويات الاسبان ونال من مركزهم وقوتهم، فاستغل محمد ابن عثمان الفرصة، وجمع ما أمكن جمعه من الرجال والعتاد، وزحف على وهران وضيق على من بها من الاسبان وعددهم لا يزيد على 1562 شخصاً من العسكريين. فأتجدهم إشبانيا بسبعة آلاف رجل، و تواصلت المعارك طوال صيف وخريف عام 1791، وفي كل مرة يتقدم جيش محمد ابن عثمان خطوة نحو المدينة ويحصن مواقعه. ويحسنها، و يسلمها.

D019.

في الساعة صباح يوم التاسع من أيلول سنة 1790م حدث زلزال لمدة ثلاث دقائق تهدمت جميع المنازل والكنائس والأماكن العامة والأسوار، ومات حوالي ثلاثة آلاف شخص. فقام قائد اللواء دون نيقولا غارششيا (Don Nikola Garçia) بدفن أفراد ألوية أستوري، وبقي قسم كبير من الأهالي مدفوناً تحت الأنقاض، وفي مساء نفس اليوم اندلعت النيران بالسفينة بيرلانتي التي تحمل أربعة وسبعين مدفعاً، وذلك خلال

تجفيف الماء منها وتزفيتيها على ضوء المشاعل، كما حدث حريق بالمدينة، فهرع الكثير من الناس الى النهب والسلب مستغلين حالة الاضطراب التي تواجهها المدينة، وقال القائد في تقريره (إن الكثير من الناس السيئين هرعوا إلى منازل الأغنياء، ولو كان الأعداء يقومون بالاغتنام من هذه المنازل لما حدث ذلك التخريب، فطلب معاقبة المذنبين على قلة أدبهم، وأنني لم أتمكن من إيقافهم). استمرت الفوضى الناجمة عن الزلزال حتى الثاني والعشرين من تشرين الأول، ومن جديد بدأ الزلزال ثانية في تمام العاشرة من يوم السادس من تشرين الثاني سنة 1790م، ومع بداية الزلزال كان محمد بك يهاجم المدينة، وقد ساعد حدوثه على دخول المدينة من الثغرة التي فُتحت في السور، فكلف جومبرة هرموسة (Cumbre Hermose) بقيادة الموقع، وتمكن من جمع ألف وخمسمائة جندي، وبدأ بالتصدي لمحمد بك. وبالفعل فقد تمكن من إيقافه واستمر الصراع بينهما حتى السابع عشر من تشرين الثاني، وبنفس الوقت كانت أعمال الإصلاح والترميم مستمرة بكل جد ونشاط... أرهقت هذه المعارك الطويلة المجلس الملكي الإسباني بتكاليفها الباهظة، وخاف من إنفاق النقود الكثيرة لإصلاح الاستحكامات، وتجهيز الجيش، لذلك قرر ترك وهران...